

## PRÉFACE

---

Elle habite un petit appartement au quatrième étage en centre-ville, avec son Sphinx. Ne cherchant ni souci, ni réconfort, elle se contente de vivre des extraits de la vie de ses héros télévisés préférés (Charles Ingalls étant une référence incontournable).

Son univers: des semaines de 9 jours, une chaîne hi-fi en tête, un nuage d'humeur au-dessus de sa tête, un mur de chambre acnéique et des clopes aromatisées aux saveurs de sa vie...

Un jour, en rentrant chez elle, elle trouve sa conscience, sous les traits d'un grand blond en veste de cuir noire, confortablement installée dans le canapé du salon, pour lui poser un étrange ultimatum : vivre sa vie émotionnellement, ou sa conscience la quitte.

Ne sachant que penser, elle se laisse tout d'abord aller aux divers caprices de sa conscience bourreau.

Comme quoi l'enfer, c'est pas toujours les autres...

Le personnage que j'ai créé est tellement simple, que c'en est toute sa complexité. Elle évolue dans un univers qu'elle a taillé à sa mesure. Ses repères géographiques ne sont relatifs qu'à la rue dans laquelle elle habite...

Ses autres repères : le temps. Les jours se succèdent mais le seul point de repère est le dimanche, survenant chaque neuvième jour de la semaine. Pas de matin, pas de soir, de jour ou de nuit. Des réveils, des endormissements...

Son monde est restreint et simplifié :

Dans un café, on ne sert que du café. Pour travailler, il suffit de choisir son métier (exit les notions de chômage ou de recherche d'emploi)...

Perpétuellement balancée entre réalité et innocence, c'est l'histoire d'une personne qui ne cherche pas à devenir quelqu'un, mais qui va expérimenter la vie. Elle raconte son histoire elle-même, mais jamais elle ne donnera son nom, elle n'en a pas...

Pas d'histoire d'amour, pas de moralité ou de pseudo tentative de définition du bonheur, pas de coup d'éclat...

C'est comme une BD noire et blanc à laquelle on appliquerait quelques couleurs soigneusement choisies...

**C'est Merveilleux !!!**

*Ma solitude, c'est mon droit de commencer mes phrases par « je »*

## INDEX DES CHAPITRES

Préface.....	1
CHAPITRE 1 – Là où le décor se plante.....	4
CHAPITRE 2 – Là où poussent les fleurs.....	8
CHAPITRE 3 – Là où l'herbe n'est pas plus verte.....	12
CHAPITRE 4 – Là où les couleurs sont belles.....	16
CHAPITRE 5 – Là où chantent les fleurs.....	20
CHAPITRE 6 – Là où l'idée prime.....	23
CHAPITRE 7 – Là où le ciel sourit.....	26
CHAPITRE 8 – Là où la foi importe.....	30
CHAPITRE 9 – Là où le spectacle commence .....	33
CHAPITRE 10 – Là où les bateaux volent.....	38
CHAPITRE 11 – Là où les Papillons volent.....	42
CHAPITRE 12 – Là où souffle un vent chaud et sucré.....	46
CHAPITRE 13 – Là où il faut écouter.....	48

---

## CHAPITRE 1

Là où le décor se plante...

Chaque réveil est un passage douloureux de l'état de bien être procuré par le sommeil au froid glacial de la réalité. Alors chaque réveil me semble un premier obstacle quotidien pour commencer la journée.

Tout d'abord, la laborieuse ouverture de la première paupière, papillonnante de peur face à la lumière extérieure. Une fois ouverte, quelques secondes s'avèrent nécessaires pour s'accoutumer à cette première vision, assez floue... En musique de fond, un vieux titre de Sting découpe le silence. A chacun de mes réveils, une petite chaîne hi-fi se met en marche dans ma tête, jouant aléatoirement n'importe quel style toute la journée jusqu'à ce que je me rendorme. Ce matin, je me dis que Sting n'a pas forcément besoin de crier si fort pour qu'elle l'entende Roxanne ! Bon, j'ouvre tous mes yeux. C'est presque aussi douloureux qu'un exercice d'abdominaux oculaires.

Inspiration lente... Expiration...

La première étape du réveil vient d'être achevée avec succès. J'ai les yeux assez bien ouverts pour constater avec une certaine stupeur endormie que le mur qui fait face à mon lit est acnéique...

Inspiration lente... Expiration...

Tout va bien... Alors je commence doucement à remuer le bras, glissant ma main dans la poche de mon pyjama pour y attraper le paquet de clopes arôme "café noir, très noir".

Roxaaaaaaaaaaaaaaaaaane... you don't have to put on the red light...

Inspiration... Expiration...

Puis, avec la seconde main, je cherche dans l'autre poche pour y attraper une petite boîte d'allumettes...

Inspiration... Expiration...

Dernière étape, je m'assois dans mon lit... J'allume mon petit déjeuner, les yeux encore un peu embués, encore à moitié blottie sous ma couette, l'air hagard...

Le silence du réveil... Ultime phase entre le sommeil et la réalité...

Roxaaaaaaaaaaaaaaaaaane...

Et puis naturellement, en faisant un vague état des lieux de la pièce dans laquelle j'émerge, et qui se trouve être un lieu que je connais bien puisqu'il s'agit de ma chambre, mon regard se bloque. Le Sphinx<sup>1</sup> est là, comme chaque matin, fièrement assis mais le regard suppliant de me voir me lever pour lui servir son petit déjeuner... Je ne résiste jamais très longtemps aux regards qu'ils me lancent, là, du pied de mon lit. Alors je finis par me décider à bondir hors du lit, pour filer dans le froid glacial de la cuisine. Parfois l'hiver, des petits pingouins avec des lunettes noires viennent skier sur les étagères !! Bref... Les pieds nus sur le sol glacé, je me précipite sur l'assiette triangulaire du Sphinx pour y servir sa moussaka en tube. La seule nourriture qu'il mange. Si elle n'est pas en tube, il n'en veut pas.

Une fois ma mission accomplie, je file en trotinant vers mon lit, j'allume mon Dieu Télé<sup>2</sup>, je m'enfouis sous la couette, en ayant soin au passage de m'être préparé un plateau avec un paquet de clopes arôme croissant pur beurre sans matière grasse allégée et un autre arôme café au lait "tendres matins". C'est parti pour une heure de glandage devant la rediffusion d'une rediffusion d'un épisode de Ma Sorcière Bien Aimée.

---

1 J'ai rencontré Le Sphinx il y a un certain temps maintenant.

Je l'ai recueilli alors que la boucherie égyptienne en bas de ma rue l'envoyait à l'abattoir. Il parle peu mais quand il parle, c'est par énigme, du coup c'est bien qu'il parle peu. Sinon c'est difficile de communiquer...

2 je suis de religion cathodique, je vénère Charles Hingalls et Rick Hunter... Ils sont merveilleux !!!

C'est Dimanche. Et le dimanche, le programme est plutôt voué à la détente. Une fois sa moussaka en tube avalée, Le Sphinx file faire une courte sieste près du radiateur, sur sa couverture en poil de marmotte du Nil. Pour ma part, je me laisse aller devant devant quelque série américaine aux rires préenregistrés. Ensuite, je file prendre une douche énergisante aux extraits vivifiants de ginseng, j'enfile un pantalon et une chemise du Dimanche, et je descends paisiblement chez le marchand de journaux qui est au coin de ma rue. Là, je passe un certain temps à éplucher les couvertures de tous les magazines, et je repars tranquillement chez moi, un paquet de revues sous le bras. Confortablement installée dans mon canapé, j'allume ma télé sur la chaîne des pubs, parce que les pubs, c'est le moment où on peut faire autre chose que de regarder la Télé. Et je feuillette nonchalamment les pages de potins, de jeux, de reportages, moto, sport, cuisine... C'est selon les couvertures qui m'ont interpellée cette semaine. Quand j'en termine un, je le pose à terre, au pied du canapé, et Le Sphinx vient épier s'il n'y a pas des photos de Dalida. Si c'est le cas, il récupère les pages et les range près du radiateur dans une caisse en bois réservée à cet effet. Ce qu'il ne garde pas, je le récupère et j'en fais des pliages. J'aime partir d'une feuille de papier et la transformer en un animal amusant. Belettes, louve des bois, ornithorynque, mouette loucheuse, chien enrhumé...

Plus tard, je fais une sieste en regardant la chaîne des émissions qui ne nous intéressent pas. Le Sphinx également.

En soirée, nous regardons le film du soir, sur la chaîne des films du soir, en grignotant un plateau télé: clopes arôme « chips à la mozzarella », clopes arôme « soupe de grand mère pleine de vitamines », et clopes arôme « yaourt aux fruits avec des vrais morceaux dedans ». Pour Le Sphinx, moussaka en tube.

Ca c'est notre programme habituel.

Mais ce dimanche là, même s'il semblait commencer normalement, ne le fut pas.

Roxaaaaaaaaaaaaaaaaane...Roxaaaaaaaaaaaaaaaaane...Roxaaaaaaaaaaaaaaaaaneeeeeuuu uuh...

Après quelques épisodes de diverses séries télévisées, je filais prendre une douche et m'habiller pour descendre faire mes courses dominicales chez le marchand de journaux.

En partant, dans la cage d'escalier, je croisai mon voisin inférieur, celui qui habite l'appartement un étage sous le mien. Il me salua, me sourit, comme il le fait toujours. Et tandis que je lui rendais sa politesse, je le vis lancer un regard amusé au-dessus de ma tête. Je levai alors les yeux à mon tour, et je vis, posé juste au-dessus de moi, un petit nuage noir. Dépitée, ne désirant pas sortir ainsi, je remontais chez moi me blottir dans mon canapé.

La première fois que mon petit nuage était apparu au-dessus de ma tête remonte à quelques temps déjà. J'avais tout d'abord tenté de l'enfermer dans un petit sac à main, puis un plus grand, mais rien n'y fit. Alors j'avais décidé de descendre voir le droguiste au bout de la rue, en bas de chez moi, pour lui demander conseil.

Il sembla fort démuni en voyant mon petit "trouble météorologique personnel".

Nous avons alors essayé de le coincer au-dessus d'un parapluie, mais il se remettait toujours en-dessous. Nous avons essayé de le repasser à la vapeur, puis de l'assécher au sèche-cheveux... Nous avons tenté de le ficeler... En vain.

Cependant, après maints essais, diverses bonnes idées qui ne marchèrent pas, mais je repartis chez moi satisfaite. La solution que nous avons finalement adoptée était géniale : un imperméable à capuche.

Depuis, le petit nuage réapparaît régulièrement. A chaque fois qu'une contrariété arrive dans ma maison (comme l'acné de mon mur par exemple), le petit cumulus sombre revient. En définitive, je m'y suis plus ou moins accoutumée je crois. Mais plus la contrariété est forte, plus le nuage est orageux, allant même parfois jusqu'à pleuvoir.

En ouvrant la porte de mon appartement, que je n'avais quitté qu'une poignée de secondes

auparavant, j'eus une grande surprise : un homme était là, calmement assis dans mon canapé, Le Sphinx endormi à ses pieds. Pendant quelques secondes, je restai parfaitement immobile sur mon palier, entre hébétude et une sorte de panique silencieuse. Puis, presque instinctivement, je refermai la porte derrière moi et ôtai mon manteau d'un geste lent, presque méticuleux. Debout, au beau milieu de mon salon, j'avais les yeux braqués sur cet homme qui me souriait. Je me mis à l'observer de haut en bas, sans d'ailleurs m'apercevoir que cela ne le mettait même pas mal à l'aise.

Il était grand, les cheveux blonds, assez longs, un peu en vrac... Une chemise en coton blanc entrouverte au col, un pantalon sombre et une longue veste de cuir noir. Même si cela me semblait absolument impossible, j'avais l'impression de le connaître. Plus je le regardais, et plus je me sentais recouvrer mon calme, et même une certaine confiance.

Il me fit un signe de la main pour m'inviter à le rejoindre sur le canapé. Ce que je fis machinalement. Il me regardait et me souriait toujours.

" Je ne me présente pas. Tu sais qui je suis. Tu ne veux pas l'avouer, mais tu le sais..."

Je le regardais moi aussi, mais avec des yeux interrogateurs et coupables. Ma conscience ! J'étais assise près de ma conscience !! Était-ce vraiment possible ? Pourtant c'est clairement ce que me soufflait mon instinct...

" Exact !"

Ses yeux pétillaient.

" Mais pourquoi ma conscience est elle un homme ?"

" Parce que c'est comme ça que tu m'imaginerais si tu avais cherché à me personnaliser"

" Blond ??"

" Ben ouais... C'est sûrement inconscient..."

Sans se départir de son grand sourire, il me désigna une cafetière pleine de café chaud et fumant posée sur la table de salon, juste devant nous. Ravie, j'en servis deux tasses, puis m'allumai une clope arôme "cigarette".

" Je suis venue te voir car j'ai des choses importantes à te dire. Je suis ta conscience, nous sommes irrémédiablement liées l'une à l'autre. Or, la vie que nous menons ne me plaît pas. Plus exactement, je ne la supporte plus. Les seules émotions que tu nous accordes sont celles de tes héros favoris de séries américaines... Cette vie est ennuyeusement réglée comme du papier à musique sur un néant immense. Je sais combien tu t'appliques à conserver ce vide, pour te protéger d'on ne sait plus quoi exactement. Mais je n'en peux plus, je l'ai déjà dit.

Alors j'ai décidé de venir en personne pour te pousser à réagir. Voici donc ce que je voulais te faire savoir: Si tu ne fais rien pour que notre vie soit plus "vivante", alors je t'abandonne. Tu devras donc continuer à vivre sans en avoir conscience, ni de quoi que ce soit d'autre. Un zombie.

Pour t'aider dans cette tâche, j'ai décidé de te donner un certain nombre de défis, qui auront pour vocation de te guider. Chacun ne te sera donné qu'après que le précédent ne soit accompli.

Les premiers seront les plus simples à réaliser, mais aussi les plus difficiles car les premiers. Tu vas devoir apprendre à me faire confiance.

Si tu manques à la réalisation d'un seul de ces défis, alors je t'abandonnerai. Sinon, je te serai une alliée solide dans cette grande et belle mission."

Le nez dans ma tasse de café fumant, j'étais pétrifiée par ce que je venais d'entendre. Le jeune homme lui, continuait à sourire, les yeux pétillants d'excitation. Pour ma part, je n'avais aucune idée de la façon dont je devais réagir. Alors je gardais le nez dans ma tasse de café fumant, le regard fuyant. Puis je finis par demander d'un air faussement détaché:

" Tu ne bois pas ton café ?"

" Hé non ! Je ne le digère pas ! Tu ne voudrais tout de même pas avoir un poids sur la conscience !"

Je replongeai alors le nez dans ma tasse...

Lorsque je le relevai, ce fut pour m'apercevoir que j'étais seule à présent, assise dans le canapé, seule dans la pièce (Le Sphinx, gêné par le bruit de la conversation, était parti depuis longtemps se recoucher dans la chambre, près du radiateur).

Ma conscience était donc venue me rendre visite, et avait disparu tout comme elle était apparue. Je dirais... "discrètement".

Et tandis que sur ma petite chaîne hi-fi il était question de message dans une bouteille, je reposai enfin ma tasse de café vide sur la table, et m'abandonnai nonchalamment devant un épisode très gai d'Arnold et Willy.

## CHAPITRE 2

Là où poussent les fleurs...

En m'éveillant le lendemain matin, la première pensée qui me vint était mon étrange conversation de la veille avec ma conscience, et le long sommeil qui s'en suivit.

Pendant que je servais au Sphinx impatient sa moussaka en tube, je me permis de penser durant quelques minutes à peine que tout ceci n'avait été qu'un rêve étrange et réaliste. Alors une idée me vint. Je me précipitais dans le salon, pour constater avec une certaine torpeur que les deux tasses à café (une vide, une pleine) et la cafetière étaient toujours sur la table.

Après les avoir ramenés dans la cuisine, je revins m'abandonner sur mon lit.

A mon grand étonnement, je n'avais pas de nuage au-dessus de la tête. J'avoue que je pris cette constatation avec une grande satisfaction.

Mais j'avais beau tenter de penser à autre chose, c'est toujours cet ultimatum de la veille qui me revenait en tête. Et si tout cela faisait partie d'un grand délire ...

Quoiqu'il en soit, même si ma conscience ne m'avait pas vraiment laissé le choix, je me demandais si j'étais d'accord pour rendre ma vie plus intéressante. Je ne savais d'ailleurs pas à quoi allaient consister les fameux défis dont il avait été question. Le mot "défi" en lui-même me donnait des frissons. Allais-je devoir gravir des montagnes ? Soulever des arbres ? Me teindre les cheveux en blond ? Apprendre le morse à un sourd-muet ??

Finalement, peut-être que si ma conscience finissait par se rendre compte que je ne suis pas capable de relever ses défis, elle laissera tomber.

Dans l'immédiat en tout cas, ce que j'avais à faire était on ne peut plus clair : prendre une douche, m'habiller et filer à mon travail.

Je travaille pour une grosse entreprise d'informatique située deux rues plus loin que la mienne. Je suis menteuse professionnelle. J'ai un petit bureau isolé couvert de dossiers et un téléphone. Je dois répondre aux plaintes des consommateurs et les convaincre que si leur produit ne marche pas, ce n'est pas de notre faute, mais de la leur. ce, par écrit ou par téléphone. J'ai fait de longues études pour cela, et ai passé un diplôme de menteuse professionnelle. La plupart de ceux de ma promotion sont devenus aujourd'hui publicitaires ou politiciens.

A la fin de ma journée de travail acharné dans mon petit bureau isolé, je découvris, posé auprès du téléphone, un papier, sur lequel il était écrit :

PREMIER DÉFI - EN RENTRANT CHEZ TOI, COMME D'HABITUDE, TU VAS PASSER DEVANT LE Grand Café. TU DEVRAS Y ENTRER , COMMANDER QUELQUE CHOSE A BOIRE ET RESTER AU MOINS QUINZE MINUTES AVANT DE REPARTIR.

Une fois de plus, je subis quelques secondes de pétrification...

Ca, c'était une drôle d'idée, et plus facile que pour une blonde sourde-muette de gravir des montagnes en soulevant des arbres.

En effet, sur le trajet entre chez moi et mon bureau, je dois traverser La Grande Place, et donc passer devant Le Grand Café. Avec sa grande devanture en bois peint vert foncé. En passant, je regarde toujours à l'intérieur. L'ambiance y semble si différente qu'à l'extérieur, avec ses lumières oranges, son grand comptoir en bois rouge brillant, ses grands miroirs sur les murs, ses banquettes de cuir rouge... et cette volute de fumée épaisse et blanchâtre qui surplombe toute la pièce... Ses serveurs en costume noir et torchon sur le bras...

Je sais ce qu'est un café. C'est un endroit dans lequel on s'assoit, seul ou accompagné. On y sert que du café, des tas de différentes sortes de café: Café alcoolisé, café froid, café aux fruits, café au lait... Mais je ne suis encore jamais entrée dans aucun. Je n'en ai jamais eu la curiosité, je n'y ai même jamais pensé.

Cependant, je me sentais rassurée, car ce défi était simple. Devait-il vraiment me mener à une vie plus palpitante ? Je n'en sais rien, mais il était facile. Je pourrais donc le relever haut la main

et en "boucher un coin" à ma conscience.

Je pris donc mon manteau et quittai le bureau d'un pas décidé. Je marchais hâtivement, comme empressée de montrer de quoi j'étais capable !

Pourtant, arrivée sur La grande Place, voyant la devanture du Grand Café de l'autre côté, je sentis me quitter une grande partie de mon empressement. Je me dirigeais d'un pas à présent timide vers les lumières orangées derrière les fenêtres., mais arrivée à quelques pas seulement de mon objectif, je sentis me quitter tout ce qu'il pouvait me rester d'empressement et de courage. Je me demandais en fait ce que je faisais là, près de cette porte qui me séparait encore d'un vaste brouhaha et surtout des gens qui le provoquaient...

J'accordais soudainement beaucoup moins d'importance à en "boucher un coin" à ma conscience. Il aurait été si simple en fin de compte de faire demi tour et de continuer ma route jusqu'à mon petit appartement au deuxième étage du centre ville. Pourtant, je continuais à avancer vers la porte du Grand Café. Lentement...

Et comme si mon corps agissait indépendamment de mes doutes et de mes réflexions, il se dirigeait tout droit, sans faillir. Arrivée devant la porte, je la poussais presque machinalement et j'entrais. Dès qu'elle fut refermée derrière moi, je fus littéralement assaillie par l'épaisse ambiance aux odeurs de café, de cigares et du cuir rouge des banquettes.

Comme pour faciliter ma progression, j'avançais tête baissée vers une table libre un peu loin, droit devant moi. Là, j'ôtai mon manteau et m'installais sur la confortable banquette. Un bourdonnement vague et rauque envahissait la salle et m'enveloppait comme une cape.

Je n'étais pas encore résolue à relever la tête pour regarder autour de moi lorsqu'une voix souriante et masculine me demanda ce que je voulais boire. Je relevais les yeux pour demander au serveur avec son torchon sur le bras de m'amener un café. Et il disparut. Il ne lui suffit que d'une parcelle de minute pour revenir avec une tasse fumante et deux petits sucres emballés sur une soucoupe.

Caressée par l'arôme enivrant de mon café, je me laissais aller, en attendant qu'il refroidisse un peu, à observer tout autour de moi. Ce décor, je le connaissais, pourtant, je ne l'avais encore jamais vu que derrière ses fenêtres. Ses odeurs, ses bruits, ses atmosphères, je les avais mille fois imaginées.

Des conversations animées, des dames, le nez dans leur tasse de café au thé, des hommes sirotant à la chaîne des café-51 ou café-pression, les joues rougies, le rire facile et le verbe fort...

Vu du dessous, le nuage de fumée surplombant la pièce était vraiment très épais. C'est sans doute pour cela que les lampes ne sont pas accrochées au plafond (peut-être inexistant après-tout...), mais sur les murs.

Tout en observant autour de moi, j'avais plié deux minuscules bateaux avec les papiers d'emballage de mes deux petits sucres. Mêlée au brouhaha, je pouvais entendre une chanson que je ne connaissais pas.

" Je m'appelle Dany Brillant

Yeah Yeah...

J'ai les ch'veux très très brillants

Yeah Yeah Wouuuhhhh"

Mon café ayant suffisamment refroidi, je le sirotais lentement, prenant garde de pas reposer ma tasse sur mes bateaux minuscules, fièrement posés sur la soucoupe.

Lorsque ma tasse fut vide, un quart d'heure venait de se passer depuis que j'avais posé le pied DANS Le Grand Café.

Je rentrais donc chez moi, le coeur léger... Défi numéro 1 relevé !

Je m'attendais, en rentrant dans mon petit appartement, à trouver ma conscience assise sur le canapé comme la veille. Et j'imaginai déjà l'air fier que je pourrais arborer en la voyant.

Mais je ne trouvais que Le Sphinx endormi, comme la majeure partie du temps.

Alors je me mis à l'aise: vautreée devant le Dieu-Télé, clope arôme « bière » et un certain sourire satisfait sur mon visage. Tranquillement installée sur mon lit pour Les Mystères de l'ouest, je pliais quelques feuilles de papier.

A la fin de l'épisode, se dressaient sur ma couette: un phoque australien, une girafe naine, un loup des forêts tropicales et un chien. Décor plutôt amusant ...

Le Sphinx dormait au pied du lit. Il rotait. Il rote toujours en dormant. Peut-être rêve t-il de Dalida... Toujours est-il que je finis moi aussi par plonger dans un profond sommeil, aux couleurs de ma victoire sur mon premier défi.

C'est de renifler une odeur chaude et familière qui m'éveilla. Commença alors l'ouverture laborieuse et désynchronisée de mes paupières. Ce n'est qu'après avoir vaguement émergé que je reconnus l'odeur âpre et brûlante du café.

Une fois que tous mes yeux furent bien grands ouverts, je pus distinctement reconnaître cette silhouette dorénavant liée à ce parfum: ma conscience.

Décidément, ce grand blond à la longue veste de cuir noir ne se départissait jamais de son éclatant sourire !

Il m'apporta une tasse fumante et s'assit près de moi, les yeux toujours aussi pétillants.

Alors, il Commença d'une voix calme et douce:

« Tu sais où poussent les fleurs ? »

« ... »

« Dans du terreau... »

« ... »

« Une fleur qui a tout ce dont elle a besoin, naît graine, grandit, franchit un à un les défis de la vie, devient belle, épanouie, et meurt paisiblement en ayant répandu son pollen avec bonheur.

Toi pour le moment, tu es une graine. Et si tu n'as pas ce dont tu as besoin, graine tu resteras. Tu ne germeras pas.

Je ne veux pas être la conscience de ce genre de graine. »

« ... »

Je commençais à m'habituer de façon inquiétante à la position du nez dans la tasse de café.

Complètement pétrifiée, pleine d'incompréhension, je me hâtais de boire, me brûlant silencieusement la langue et la gorge.

Le Sphinx, dressé et impatient au pied du lit me suppliait du regard de lui servir son petit-déjeuner. Soulagée de pouvoir m'éclipser, je bondis hors de mon lit pour disparaître dans le froid glacial de ma cuisine.

En vidant le tube de moussaka sous l'oppressante surveillance du Sphinx, je ne pensais à rien. Dans mon esprit, une brume épaisse enveloppait toute idée claire.

D'un pas lent, je regagnais ma chambre. Le grand blond n'avait pas bougé.

Debout près de mon lit, je m'allumais maladroitement une clope arôme « cigarette ». Et tout en la dégustant nerveusement, je restais immobile...

Moi qui me sentais pleine de gaieté et de satisfaction de mon héroïsme de la veille... Soudain, je fis face au grand blond qui aime les fleurs, et, sur un ton autoritaire, lui demandais:

« J'aimerais comprendre quelle était la finalité de ce que tu m'as demandé de faire ? »

« Je voulais que tu passes de l'autre côté du miroir. Il y a tout un monde derrière les fenêtres du Grand Café que tu te contentes d'imaginer depuis trop longtemps déjà. Pourtant tu l'as vu toi-même, il est en définitive très facile de passer de l'autre côté du miroir... »

### CHAPITRE 3

#### Là où l'herbe n'est pas plus verte

Les discussions et autres conseils à semblants pseudo-philosophiques ne m'ont jamais vraiment passionnée. Tout ce que m'avait dicté ma conscience n'avait été que du venin à mes oreilles. Je m'étais sentie oppressée, comme agressée par son discours que je considérais comme alambiqué.

L'acné de mon mur se propageait affreusement. Le petit nuage était revenu, noir, épais et menaçant. Quant au Sphinx, il regardait ses photos de Dalida avec des yeux qu'on aurait dit rêveurs.

Dans ma vie actuelle, aussi ennuyeuse puisse t-elle sembler, je n'avais pas à me poser de questions inutiles comme de savoir où poussent les fleurs ou bien si le décor est plus joli ailleurs. Et pourtant, depuis trois jours, j'étais au prise avec une torpeur presque perpétuelle. Mon histoire ne sera pas celle d'une personnes sans importance qui se réveille un jour avec un goût trop prononcé pour la recherche du bonheur.

Pendant que je réfléchissais à tout ça, Pink Floyd avait envahi ma petite chaîne hi-fi avec The Wall.

Devrai-je dorénavant passer mes journées à attendre l'arrivée intempestive d'un grand blond que je n'ai pas invité et qui me demandera de faire des choses désagréables dans le but de me servir une psychologie presque douteuse..?

Hey, Teacher, leave us kids alone !

Je me souviens pas d'avoir choisi de mener cette vie tranquille et sans doute fort inintéressante, je crois que j'ai toujours été comme ça. Alors peut être serait-il malsain de vouloir tenter de changer la nature d'une personne. Moi, je suis une personne, et je ne cherche pas à devenir quelqu'un. Ma vision du bonheur réside sans doute dans son absence... Quelque chose comme ça. Et pourtant donc étais je affublée d'une conscience qui n'adhérait pas à mes choix ?

Ainsi perdue dans mes pensées, je pliais quelques animaux en papier : une musaraigne, un chiwawa chinois et une chauve souris danoise.

Le Sphinx s'était allongé, mais il ne dormait pas, à mon grand étonnement je dois l'avouer. Il avait les yeux mi-ouverts, perdus dans le vide... Quant à moi, je décidai de m'offrir la compagnie de mon Dieu Télé et tombai sur un documentaire sur la reproduction chaotique des loutres girondines. Animal qui ne faisait pas encore partie de ma collection de papier...

En allant au boulot, en passant devant Le Grand Café, j'eus comme un geste d'écart. Un peu comme si je n'osais pas trop m'approcher de cette devanture... Mais le soir, au retour, tout en marchant, j'avais en tête le souvenir de l'odeur du café chaud et du cigare. Et je dois bien avouer que ce fut assez agréable. Quand j'arrivais chez moi, mon nuage avait presque totalement disparu.

Évidemment, je m'attendais d'un moment à l'autre à voir ma conscience installée quelque part dans un recoin de mon appartement, prête à me lancer des défis rocambolesques avec un sourire éclatant et les yeux pétillants... Pour ma part, je me sentais prête à lui dire que je n'étais pas d'accord pour jouer au petit jeu sournois qu'elle cherchait à m'imposer.

Mais elle ne vint pas ce soir là. Ni le suivant. Ni même celui d'après. Je finis même par croire que tout ceci n'était finalement vraiment qu'un grand délire, que ma conscience n'était pas un grand blond à longue veste de cuir noir et que je n'étais pas poursuivie par sa psychophilosophie de la vie.

Pourtant, chaque jour, en passant devant Le Grand Café, je repensais à ses odeurs épaisses et épicées, à ses lumières, son brouhaha... Et c'est toujours avec un certain plaisir que j'étais envahie par cette ambiance feutrée et chaleureuse.

Mon petit nuage n'était pas revenu, mais ces trois derniers jours ne furent pas très fructueux professionnellement parlant. Je n'avais pas réussi à convaincre la plupart des consommateurs qu'ils étaient en tort... Mon bureau isolé couvert de dossiers devenait de plus en plus sombre, et il m'était de plus en plus difficile de trouver le mensonge qui ferait basculer la plainte de notre côté...

En attendant, j'étais en week-end. Tout en m'allumant une clope arôme « petit pain suédois », je m'installais devant un épisode ennuyeux de Starsky et Hutch (eh oui il y a au moins un épisode ennuyeux de Starsky et Hutch, et c'est celui de ce soir là). Le Sphinx rotait paisiblement près du radiateur. Tout était parfaitement calme. Même ma petite chaîne hi-fi ne produisait qu'un inaudible bruit de fond. Il me sembla pendant quelques secondes que le temps s'était arrêté... Peut-être... Toujours est-il que ce vide me sembla soudain oppressant, voire peu rassurant. Je sentis mon cœur se mettre à battre un peu plus vite, comme sous le coup d'une certaine excitation. Alors je me mis à penser à des choses apaisantes: les fleurs, le café fumant, les lumières oranges et les banquettes rouges, une voix douce... C'est alors que je vis arriver dans le salon le grand blond à la longue veste en cuir, avec son sourire éclatant et ses yeux pétillants. Je ne saurais pas exactement dire pourquoi, mais j'en fus absolument ravie !

Tout en sirotant un café fumant, j'écoutais sa voix à présent familière, m'attendant à un cours de philo-psychologie de la vie à coups de défis épanouissants. Et j'étais détendue, sincèrement heureuse de partager un café avec ma conscience. Je m'étais peut-être déjà habituée à sa présence, mais toujours est-il que je me rendis compte à ce moment là qu'elle m'avait « manqué ». Oui, j'avais manqué de conscience ces derniers jours. J'avais manqué d'accepter que je pouvais tout compte fait aimer boire des cafés fumants avec un grand blond à longue veste de cuir plutôt que de fumer des cafés toute seule. Il est parfois difficile de faire face à son manque de conscience. Moi, c'est ma conscience qui était venue me faire face (et accessoirement une cafetière pleine et fumante).

« Je suis venu te donner ton second défi. Encore que nous pourrions appeler cela autrement: un objectif, une action, un changement... Ton petit bureau isolé couvert de dossiers est devenu verdâtre, ton mobilier y est devenu verdâtre, la lumière y est verdâtre, et même toi quand tu es là-bas tu deviens verdâtre. Tout est verdâtre, comme mourant, pourrissant... Ton travail en lui-même est devenu verdâtre. Une fleur sans air est vouée à mourir... Comme un feu... Tu vas donc tout simplement quitter ton travail. Changer de décor, de talents, de couleurs, de sons, bref, changer ce décor figé depuis si longtemps. Tu vois, même en cherchant à figer les choses, elles finissent par pourrir... »

Position: nez dans le café...

Plus tard, j'eus bien du mal à m'endormir. Un certain nombre de questions pour la plupart incomplètes, virevoltaient dans ma tête... Il est vrai que ce qu'il m'avait été demandé de faire était pour le moins inattendu. Facile à réaliser, mais inattendu. Ce qui me troublait pourtant le plus, c'était que cette idée me séduisait, je crois. Et je ne parvenais pas à comprendre pourquoi.

A mon réveil, toutes ces pensées reprirent l'assaut de ma tête. L'acné du mur était décidément une vision difficilement supportable...

Ce matin là, pour être sûre de rester bien d'aplomb devant mon patron, bien ferme face à ce que je devais faire, je chaussais mes escarpins en plomb. Ceux qui permettent de bien garder les pieds sur terre.

Le temps était agréable. Je me rendais donc à mon bureau d'un pas incertain.

Mon petit bureau isolé couvert de dossiers se trouvait au quatrième étage de la grande tour de mon entreprise. Mais aujourd'hui, je devais me rendre dans le bureau de mon patron, qui lui, se trouvait au tout dernier étage. C'était tellement haut qu'il me fallut toute une matinée pour y accéder. Il faut savoir que le patron ne sortait jamais de son bureau, c'était bien trop long d'accès...

Le patron s'appelait "Président Directeur Général", c'était écrit sur sa porte. J'y frappais d'un geste sec, comme pour lui signifier que de l'autre côté de la porte, se trouvait une personne très décidée.\*J'entendis une voix rauque m'inviter à entrer. En bonne employée, je m'exécutais. Un homme massif me tournait le dos, faisant face à la fenêtre.

"Oui ?" demanda t-il d'une voix ferme et posée, sans même se retourner vers moi.  
« Je suis venue pour démissionner car je vais sûrement changer de métier »  
« Ah oui, je vois »

Cette fois, en disant cela, il me fit face en basculant brusquement vers moi. Il avait le visage de quelqu'un de dynamique et fatigué. Un homme qui travaillait depuis qu'il avait l'âge de porter une montre à quartz. Il avait un lit pliant automatique dans un des grands placards qui tapissaient les murs de son bureau. Dans ces différents placards, on trouvait des chemises propres, des télévisions branchées sur le monde entier, des clopes arôme « pizza surgelée » et « bouffe chinoise à emporter ».

Il en ouvrit un ne contenant que des dossiers. Énormément de dossiers... Il en tira un et me le tendit en souriant d'un air détendu. C'était un « Contrat d'arrêt de travail » évidemment.

Une fois que je l'eus rempli, il y apposa sa signature, avec son stylo qui lui faisait une écriture de patron. Puis il me serra la main, en souriant toujours d'un air toujours aussi détendu... Un sourire de patron ...

Puis il retourna se planter face à la fenêtre.

Alors, calmement, bien d'aplomb dans mes escarpins prévus à cet effet, je repris le chemin inverse qu'il m'avait fallu toute une matinée pour parcourir... Ca va plus beaucoup plus vite de descendre que de monter !

Sur le chemin du retour, je ne pensais pas à grand chose. J'écoutais ma petite chaîne hi-fi qui se déchaînait sur du Queen

We are the ChampioooooooooooooooooOOOOOOOOOOOooooooooons ...

Mais en arrivant dans mon petit appartement, je fonçais sur le Sphinx, paisiblement allongé près du radiateur, qui releva la tête en sursautant.

« Je ne deviendrai pas verdâtre !! » lui dis-je d'un ton enjoué et fier, presque prétentieux, mais surtout soulagé. Vous voyez bien de quel ton je veux parler...

Je ne deviendrai pas verdâtre, Le Sphinx non plus, mes animaux de papier non plus... Même mon petit nuage noir n'aurait pas l'opportunité de devenir verdâtre !

Ce soir là, en dégustant quelques clopes arôme « fêtons la victoire », je savourais l'impression qui enveloppait l'ambiance de cette soirée... Il me semblait avoir accompli l'acte héroïque de ne pas être absorbée par ce petit bureau isolé couvert de dossiers qui n'était désormais plus le mien.

Colore... Le Monde... Sans feutre sans épreuve ni bombe...

Tout en m'endormant devant la chaîne des programmes pour s'endormir, je me demandais ce que ma conscience pourrait encore me demander... J'avais en tête à présent de nouvelles odeurs et de nouvelles couleurs. Je ne m'en sentais pas forcément plus heureuse, mais cela me procurait un certain plaisir. Moi qui n'aime pas avoir le contrôle sur les choses, cette fois était une exception délicieuse.

Cependant, je redoutais la prochaine visite du Grand Blond. L'idée de nouveaux « défis » ne m'amusait décidément absolument plus du tout. Si elle ne m'avait pas amusée jusqu'ici, je la trouvais pour le moins intéressante, mais ce n'était plus le cas.

Le lendemain, en m'éveillant, après avoir accompli les rituels habituels de la gymnastique papiérale et de la moussaka en tube, je revins me blottir sous ma couette pour plier quelques animaux dans des feuilles de papiers colorés en regardant un épisode triste de La Petite Maison dans la Prairie. Les malheurs quotidiens de Charles Hingalls restent assez impressionnants.

Mais en bon héros qui se respecte, il résout toujours ses problèmes juste à temps pour la happy end. Je l'admire beaucoup !

Un peu plus tard, lorsque l'épisode fut terminé, je me rendis compte que je n'avais pas, aujourd'hui, d'obligation particulière. Je pouvais faire absolument ce que je voulais, le temps que je le voulais, quand je le voulais et comme je le voulais. En l'occurrence, je ne voulais rien à ce moment précis, mais j'étais ravie de savoir que tout était possible.

Ils sont rares ces jours de la vie où il nous semble tout d'un coup que tout est possible. Un peu comme si notre vie entière se trouvait à nos pieds.

Toujours est-il que je décidais de regarder divers épisodes de diverses séries aux héros héroïques, aux rires pré-enregistrés et aux happy end merveilleuses. Quelques clopes arôme « nounours de guimauve enrobés de chocolat au lait » et à ce moment précis, mon bonheur était total. Le Sphinx rotait en dormant, mon petit nuage était totalement absent et le mur acnéique était toujours aussi acnéique, mais je me disais cette fois en le regardant que j'aurais dorénavant le temps de m'en occuper et de le soigner. Je pourrais par exemple aller voir un dermatologue du bâtiment pour lui demander le traitement à appliquer pour éradiquer de l'acné murale... Et le tour serait joué.

Ma conscience ne vint pas me rendre visite ce jour là, pas même pour me féliciter pour l'accomplissement impeccable de mon défi de la veille. Je me demandais si elle avait déjà projeté le nouveau métier que j'aurai à faire. Je me demandais également si depuis mon départ, le bureau isolé couvert de dossiers était toujours aussi verdâtre... Et de quelle couleur est le bureau de quelqu'un qui se sent bien dans son travail ? Celui de mon patron était couleur « placards »... Ca doit être la couleur officielle des bureaux de patrons.

En m'endormant, prête à franchir le pont de sommeil entre aujourd'hui et demain, je jetais un coup d'oeil à mon mur, face à mon lit. Devant l'horreur de la situation, je décidais que le lendemain, j'enfilerais mes chaussures en plomb, et j'irais voir un spécialiste. Je n'aurais décidément pas voulu qu'après avoir fait ce qu'il faut pour éviter de devenir verdâtre cette acné tourne mal et me ramène ce verdâtre que je ne voulais plus jusque dans ma petite chambre, dans mon petit appartement au quatrième étage en centre-ville.

## CHAPITRE 4

Là où les couleurs sont belles...

Le lendemain, je me rendais donc chez un dermatologue mural, dont j'avais obtenu l'adresse dans l'annuaire. Le verdict de ce dernier tomba sans la moindre hésitation de sa part après que je lui ai exposé la situation :

il faut que jeunesse se passe. L'acné passe avec...

Son cabinet se trouvait tout au bout de ma rue, derrière le jardin des plantes. En rentrant chez moi, je décidais, pour la première fois, de traverser ce jardin. Une sorte de curiosité sans doute, mais surtout du temps. Du temps que j'avais maintenant, que je n'avais pas eu auparavant, et qu'il me fallait combler.

Ce jardin était extrêmement riche en couleurs. Certaines fleurs étaient si belles, si compliquées, qu'on avait envie de les toucher. De sentir sous ses doigts la fragile douceur de ces merveilles. N'y tenant plus, je tendis lentement la main vers une fleur rouge et jaune, aux milliers de pétales si consciencieusement rangés. Mon geste se voulait précautionneux, méticuleux et doux... Mais au moment même où le bout de mes doigts allait goûter à la précieuse délicatesse qui leur était offerte, une voix retentissante éclata derrière moi tandis qu'une main épaisse et lourde m'attrapait par l'épaule si brutalement, que je dus faire un pas en arrière pour ne pas tomber.

La grosse voix continua, fracassante comme un orage d'été en plein hiver :

« Ne pas toucher. Essevépé. Merci. Si tout l'monde se mettait à m'tripoter les fleurs, elles s'raient jamais plus aussi belles. Zêtes pas différente des autres promeneurs de ce jardin. Alors, touchez pas, eux non plus. Essevépé. Merci ».

Et la main énorme qui s'était brutalement écrasée sur mon épaule me libéra de son poids. Alors je me retournais lentement, légèrement effrayée mais curieuse, faisant face au propriétaire de la grosse voix.

C'était « Eurnie, le Gardien du Jardin des Fleurs », c'était écrit en petites lettres blanches sur sa chemise bleue, assortie à son pantalon trop court. C'était un petit homme trapu, aux cheveux grisonnants et le regard absolument vide. Ses sourcils froncés faisaient écho au ton autoritaire de sa voix.

Essevépé. Merci.

A ce moment là, face à lui, j'étais pétrifiée. Et pas de café fumant pour y plonger mon nez...

Soudain, il s'élança pour refaire le même manège à un jeune couple qui riait très fort, et dont le jeune homme, tout comme moi, venait de faire l'erreur de tendre la main vers une petite fleur orange et bleue. Lui aussi sursauta et resta pétrifié tandis que la grosse voix grondait derrière lui et qu'une main épaisse et et lourde s'écrasait sur son épaule. En définitive, cette scène me fit sourire, et je repris mon chemin calmement, laissant à mon coeur le temps nécessaire pour ralentir sa course. Je profitais, en prenant garde de conserver une certaine distance entre moi et les fleurs, de cette profusion de couleurs et de formes. La plupart d'entre elles m'avaient encore été totalement inconnues jusqu'alors. Ainsi, tout marchant, mes yeux couraient avec excitation d'un côté puis de l'autre de ma route.

En franchissant le portail du jardin, ultime limite entre deux mondes, je vis une petite pancarte. Il y était écrit, d'une main sans doute tremblante :

« Ne pas toucher. SVP. Merci. »

Et tout en franchissant la petite porte en métal, j'imaginai Eurnie en train de rédiger, froncés sourcés, cette petite pancarte. Cette vision me fit sourire, tandis que je rentrais chez moi.

Essevépé. Merci.

De retour dans mon petit appartement au quatrième étage en centre-ville, je m'installais sur mon lit, armée de papiers à plier, mon Dieu-Télé sur la chaîne des publicités (la chaîne qu'on met quand on doit faire autre chose que de regarder la télé. Car c'est à ça que servent les publicités).

Tout en faisant naître de mes pliages quelques nouvelles bestioles de compagnie (un pingouin

allergique aux chats, un poussin déprimé et un tigre qui tire la langue), je vis défiler dans ma tête les milliers de couleurs qui avaient envahi mon regard au Jardin des Plantes.

We all live in our yellow submarine, Yellow submarine, yellow submarine...

Sans le savoir, je souriais. Cette profusion de couleurs neuves me donnait le sentiment d'être légère, comme une plume, ou plus justement, comme un pétale de fleur...

A une cinquantaine de pas de mon petit appartement au quatrième étage en centre-ville, un Monde entier s'était ouvert à moi. Plein de magie en Technicolor, un Monde où les sens étaient enivrés. Pour une cinquantaine de pas, mon univers venait de s'agrandir...

J'étais décidément satisfaite de cette journée que j'aurais qualifiée de « jolie ».

We all live in our yellow submarine, Yellow submarine, yellow submarine...

Cette nuit là, je fis un rêve étonnant.

En me tournant dans mon lit, ma main cogna, sous mon oreiller, contre un objet dur. J'ouvrais grands les yeux (c'est à ce genre de détails qu'on comprend bien qu'il s'agit d'un rêve), me relevait prestement, en soulevant l'oreiller, afin de savoir de quoi il retournait. Je trouvais une petite boîte rectangulaire en bois rouge. Trois cercles dorés entrelacés en ornaient le couvercle. Je la regardais attentivement. Je ne connaissais pas cet objet, et la seule chose dont j'étais absolument certaine, c'est qu'il ne m'appartenait pas.

Je le saisis délicatement, et en soulevais le couvercle pour en examiner le contenu. J'y trouvais un papier épais un peu jauni. Il y était inscrit à l'encre noire « Boîte à temps ».

Je ne sais pas ce qu'est une boîte à temps. Cependant, c'était mon rêve, et là, je savais très bien de quoi il s'agissait. On y enferme des bribes de temps gagné pour pallier si besoin au temps perdu. C'est une petite réserve de temps dans laquelle puiser quand on en manque. Beaucoup de gens enferment leur boîte à temps dans des coffres ou installent de puissantes alarmes pour les protéger...

Pour ma part, je refermais la petite boîte en bois rouge et la reposais exactement là où je l'avais trouvée, dans mon lit, sous mon oreiller...

En m'éveillant, cette fois à mon rythme habituel, je repensai à ce rêve tandis que ma petite chaîne hi-fi se réveillait elle aussi.

We all live in our yellow submarine, Yellow submarine, yellow submarine...

Lorsque je fus bien réveillée, tous mes yeux grands ouverts, finissant de déguster ma sempiternelle clope arôme « café fort, très fort », me prit l'envie un peu folle de passer ma main sous mon oreiller.

Souriant de ma propre naïveté, je m'exécutai quand même, et... Ma main heurta un objet dur. J'en fus non seulement extrêmement surprise, mais presque terrifiée. Il faut avouer qu'il paraît bien anormal de vivre le rêve que l'on vient d'achever. D'un geste très hésitant, je soulevais l'oreiller, pour y trouver ceux à quoi je m'attendais. Une petite boîte rectangulaire en bois rouge. Avec trois cercles dorés entrelacés sur son couvercle. J'étais absolument stupéfaite. Pourtant, aux petits couinements plaintifs du Sphinx qui attendait en s'impatiant sa pitance matinale, il était évident que j'étais bien dans la réalité...

Évidemment, je décidais d'ouvrir la petite boîte, convaincue de savoir ce que j'allais y découvrir... Mais elle était vide. Aucun papier épais un peu jauni, rien.

Pourtant, je savais au fond de moi qu'il s'agissait bien d'une boîte à temps qui m'était offerte. Rassurée, arborant un sourire ému, je la refermais et la glissais exactement là où je l'avais trouvée. Il me sembla à ce moment précis que c'était une jolie place pour une boîte à temps.

Même si je ne savais pas comment l'utiliser, je ne me posais pas vraiment la question. Il me semblait cependant qu'elle me constituait une grande richesse.

J'entamais aujourd'hui le cinquième jour de la semaine. Il n'en restait donc plus que quatre avant le prochain dimanche (un dimanche tous les neuf jours, comme chaque semaine). Or, ma conscience était venue chaque dimanche depuis sa première visite, une semaine et demi

auparavant. J'en conclus donc que dans quatre jours, elle viendrait et me fournirait une explication.

Un peu plus tard, en regardant les immenses champs fleuris du pays où habite Charles Ingalls, les couleurs vives et chatoyantes de la veille revinrent tapisser mes pensées. Et j'adorais ça. La vie semblait plus douce ainsi parée de mille couleurs. Cela me donna même envie de retourner le jour même au Jardin des Plantes au bout de ma rue... Mais la crainte de revoir posé sur moi le regard au sourcil froncé d'Eurnie (Essevépé. Merci), me glaça le sang.

Soudain, j'eus une idée. Je savais qu'en bas de chez moi, à côté de chez le marchand de journaux, il y avait un fleuriste. Je pourrais donc sans doute retrouver là-bas des fleurs colorées et même les ramener chez moi. Cette idée m'enchantait, et je filai sur le champs dans ma salle de bains me préparer à partir aussi vite que je le pouvais. Bien sûr, je ne m'enfuis pas sans avoir servi au Sphinx à bout de nerfs, sa moussaka en tube matinale.

Dans la cage d'escalier, je croisai mon voisin inférieur. Comme d'habitude, il me salua en souriant, et je le vis jeter un coup d'oeil furtif au-dessus de ma tête.

Mais cette fois, aucune intempérie personnelle à l'horizon. Et c'est un sourire satisfait que je lui adressais en le saluant à mon tour.

En sortant de l'immeuble, je m'arrêtai quelques secondes, repensant d'un air vainqueur à ce qu'il venait de se passer. Il me sembla que grâce à son absence, je venais de remporter une victoire non négligeable sur mon petit nuage noir. Il me sembla à ce moment évident que d'avoir chassé le verdâtre pour le remplacer par ces milliers de couleurs rayonnantes avait une incidence sur le beau fixe de mon humeur, et c'est d'un pas léger que j'allais chez le fleuriste.

Malheureusement, arrivée devant la petite boutique, elle était fermée, pour cause de vacances. Je rentrais donc chez moi, tête baissée, profondément déçue...

Dans la cage d'escalier, je recroisai mon voisin inférieur, en train de balayer son palier. Il me resalua en souriant. Et, devant mon air boudeur, il me demanda d'un ton gentil si j'allais bien.

« J'avais envie de fleurs. Mais le fleuriste est fermé »

D'un mouvement de tête, il acquiesça comme pour me signifier qu'il comprenait mon désarroi. Et soudain, arborant un large sourire satisfait, il me dit:

« Je peux vous en offrir... La météo a annoncé que la journée de demain serait très ensoleillée. J'ai deux bicyclettes qui pourront ainsi nous emmener à la campagne, juste à la sortie de la ville... Qu'en pensez vous ? »

Son sourire était victorieux, pour ne pas dire lumineux. Comme si l'idée qu'il venait d'avoir était extraordinaire. En se concentrant, on aurait pu voir une petite ampoule allumée juste au dessus de sa tête...

Mais dans ma tête à moi, résonnaient les mots « sortie de la ville », « campagne », « sortie de la ville », « bicyclettes », « sortie de la ville », « sortie de la ville »...

Je restais là, plantée, immobile et silencieuse. Pour ne pas dire tétanisée. Soudain, une voix se fit entendre, et à priori, je fus la seule à l'entendre d'ailleurs, et qui me dit quelque chose du genre: « Charles Ingalls habite à la campagne lui... ».

Alors la vision d'immenses champs de fleurs m'envahit...

« On se retrouve demain à l'heure de partir ? » me demanda alors mon voisin, sans se défaire de son immense sourire victorieux. Alors, tout en tentant d'esquisser un sourire à l'aise, je hochais lentement la tête pour accepter l'invitation.

Le reste de la journée passa vite. L'idée de cette ballade m'enchantait vraiment, mais m'angoissait beaucoup.

« Sortie de la ville »

J'avais tellement envie d'offrir à mes yeux les champs de fleurs immenses, les arbres, les herbes folles...

« Sortie de la ville »

C'est Merveilleux !!!

Que de couleurs, de parfums, de sensations nouvelles et enivrantes, au coeur d'une brise fraîche et douce... Mais toutes ces merveilles se trouvaient là-bas, à « la sortie de la ville »... Je ne m'étais évidemment jamais aventurée si loin de ma rue, si loin de mon petit appartement au quatrième étage en centre-ville.

Assise sur mon lit, les yeux fixés sur ma petite boîte en bois rouge posée devant moi, je tournais et retournais mille et une pensées comme des toasts. Tantôt réjouies, tantôt angoissées, elles formaient un véritable noeud dans mon esprit embrumé.

Pas de visite de ma conscience ce jour là. Pas de défi étonnant... Tant mieux, car j'étais de toute façon bien trop occupée à rester paralysée sur mon lit à réfléchir.

## CHAPITRE 5

### Là où chantent les fleurs

Le lendemain, lorsque le moment de partir fut venu, je descendis, comme convenu, rejoindre mon voisin inférieur.

C'est avec engouement que je pédalais tout le long de ma rue. Comme l'avait annoncé la météo, le temps était ensoleillé, tout à fait propice à cette petite balade.

Mais arrivés au bout de ma rue, au moment de nous engager sur une grande avenue que je ne connaissais pas, je sentis mon coeur s'affoler, et ma bicyclette ralentir. Alors, tout en me concentrant pour recouvrer mon calme, je continuais à fixer la roue devant la mienne qui me servait de guide pour cette promenade en terre inconnue, m'évitant de regarder autour de moi ce paysage étranger qui m'aurait sans aucun doute tétanisée.

Soudain, arrivés au bout d'un interminable boulevard, la roue devant la mienne qui me servait de guide s'arrêta tout net. Bien sûr, j'en fis autant. En relevant la tête pour regarder devant moi, je vis que maisons réverbères et trottoirs avaient disparu. Ils étaient derrière moi à présent. J'en conclus donc que nous étions arrivés à la « sortie de la ville ». Cette idée en elle-même me glaça le sang, et je sentis un immense frisson me traverser tout le corps, de la pointe fourchue de mes cheveux, à l'ongle de mes orteils.

Et alors que la roue devant la mienne qui me servait de guide se remit à tourner en s'éloignant, pour ma part, je me demandais si je restais tétanisée sur place ou si je faisais demi-tour.

« Si tu n'avais réellement pas envie de continuer, tu ne serais pas venue jusqu'ici », dit derrière moi une voix qui m'était dorénavant familière. Bien sûr, il s'agissait de ma conscience avec sa longue veste de cuir noire, qui était assise derrière moi, sur mon porte-bagages. Me retournant pour lui faire face, je vis qu'elle avait le bras tendu, désignant d'un doigt pointé au loin, le côté droit de la route. Je suivis la direction qui m'était indiquée, et mes yeux furent pris d'assaut par la vue d'immenses champs aux fleurs multicolores ondulant au gré de la brise entre les herbes folles, au pied des arbres majestueux. Machinalement, je me tournais vers le côté gauche de la route, admirant ainsi d'autres champs infinis, emplis d'autres fleurs aux milliers d'autres couleurs, se balançant lentement au pied d'autres grands arbres, entre d'autres herbes folles. Quelle vision !

Toute entière sous l'emprise délicieuse de la magie de ce spectacle envoûtant, je m'étais remise à pédaler, rejoignant ainsi la roue devant la mienne qui me servait de guide, mais que je ne regardais plus.

Il me semblait que toute cette beauté m'envahissait totalement. Je la sentais tout au fond de moi, tout autour de moi, dans l'air léger et pur que je respirais, dans cette lumière ensoleillée faisant briller de mille feux toutes ces couleurs étonnantes. Mon regard en était total ivre et épris. Je ne savais même plus où donner des yeux.

Ah ! Comme la campagne est belle, immense... Entièrement peinte de ces milliers d'arc en ciel se dandinant au gré de la légèreté capricieuse du vent...

Un peu plus loin, la roue devant la mienne qui me servait de guide s'arrêta de nouveau. J'en fis donc de même, la tête dodelinant toujours de part et d'autre de moi-même, comme pour ne pas perdre la moindre miette de ce spectacle incroyable.

Mon voisin inférieur se tourna vers moi, m'adressant un sourire enjoué. Puis il se leva de sa bicyclette, la posa à l'orée d'un champs, et partit s'asseoir au milieu des herbes folles, au pied d'un grand arbre. Là encore, j'en fis tout autant.

Assise, immobile, je laissai mes poumons s'emplir de l'air doux et parfumé qui nous enveloppait comme un manteau de nuit.

I'm a big big girl, in a big big world ...

Lentement, sans mot dire, mon voisin inférieur s'allongea, disparaissant alors presque entièrement dans les herbes hautes et les fleurs. Je fis pareil.

Là, je me retrouvai pour la toute première fois face à face avec le ciel. Quel bleu ! Quelle immensité ! Quelle beauté ! Il me semblait qu'en levant la main j'aurais pu le toucher, en caresser les légères boules de coton, en sentir l'impalpable douceur...

I'm a big big girl, in a big big world ...

Sans y prêter attention, je m'endormis en souriant.

Lorsque je m'éveillais, il me sembla être seule au monde, avec au-dessus de ma tête, le ciel et des fleurs. De jolies petites fleurs roses, se balançant au gré de la brise chaleureuse. En fait, la nature toute entière, le ciel même paraissaient suivre un seul et unique rythme qui les faisaient danser... Je souriais toujours...

C'est alors que j'entendis quelque chose qui attira toute mon attention. Une mélodie cristalline, comme une multitude de clochettes au son clair, limpide et tendre. Il me sembla même que les petites fleurs roses suivaient le rythme de cette musique angélique sortie de nulle part et de partout à la fois. Quelque peu surprise, je me relevais, me retrouvant assise, et du même coup, face à l'immensité interminable des champs qui m'entouraient. Mais la mélodie avait disparu. Cherchant du regard autour de moi, comme à la recherche de la musique évanouie, je ne pus constater que seul le bruit des feuilles verdoyantes des grands arbres venait me caresser les oreilles. Déçue, je me rallongeais donc. Au moment même où ma tête se posait sur le coussin d'oreiller d'herbes folles, face à face avec le ciel, la mélodie reprit. Claire et douce, elle était tout autour de moi.

Vraiment interloquée, je me redressais à nouveau.

Alors, mon voisin inférieur, toujours habillé de son large sourire, se releva lui aussi, me regardant d'un air interrogateur.

« Je suis sûre d'avoir entendu de la musique ».

A ces mots, il éclata d'un rire bruyant, et me dit, les yeux pétillants :

« Bien sûr ! Ce sont les fleurs qui chantent voyons ! »

Puis, riant toujours, il se rallongea en fredonnant. Subjuguée, je fis pareil, instantanément assaillie par cette étrange et merveilleuse mélodie, comme mille clochettes musicales.

Mes yeux grands ouverts, je regardais les petites fleurs roses qui se dandinaient en chantant. Quelle ivresse !

Soudain, une question me vint à l'esprit. Une fois encore, je me redressais d'un bond, perdant de l'oreille ma douce musique.

« Je suis allée au jardin des plantes »

Essevépé. Merci.

« Et les fleurs ne chantaient pas... »

Mon voisin inférieur reparut à son tour comme par magie au-dessus des herbes folles.

« Bien sûr ! Les fleurs captives ne chantent pas ! »

Nous passâmes le reste de la journée cachés à l'ombre du grand arbre, à écouter chanter les fleurs.

Lorsqu'arriva le moment de remonter sur nos bicyclettes, j'entrepris de cueillir quelques petites fleurs roses pour les ramener chez moi et ne pas me défaire de leur chant bucolique et de leur danse frénétique. Mais lorsque je portais le minuscule bouquet à mon oreille, non contentes de d'être arrêtées de danser sous l'emprise de ma main serrée sur leurs courtes tiges, les majestueuses petites fleurs roses n'émettaient plus la moindre musique.

Alors mon voisin inférieur, ramassant sa bicyclette pour remonter dessus, me sourit d'un air compatissant et me dit:

« Si tu les cueilles, elles ne chantent plus, elles commencent juste à mourir »

Quel choc ! Je regardai dans ma main serrée les « cadavres » de petites fleurs roses,

C'est Merveilleux !!!

immobiles et silencieux. Déçue, attristée, je posai donc mon petit bouquet au pied du grand arbre, le coeur noué, et, lentement, ramassai ma bicyclette pour remonter dessus.

Dans toute mon innocence, sans y prendre garde, je venais de tuer les plus belles choses qui m'avaient été donné de contempler, d'écouter et de respirer à la fois.

Tout en m'enivrant des dernières images du fabuleux paysage qui défilait sous mes yeux tristes et brillants, je repensais au son cristallin et magique de la chanson des petites fleurs roses, qui m'avait si allégrement bercée.

Le soleil nous enveloppait de ses dernières chaleurs et, tout en fredonnant d'un ton léger, je suivais la roue devant la mienne qui me servait de guide.

## CHAPITRE 6 Là où l'idée prime

En m'éveillant le lendemain matin, un peu plus laborieusement que d'habitude, je me sentis d'humeur opposée à la veille. Je ne sus expliquer pourquoi, mais mon esprit était tapissé d'un brouillard épais et sombre. Je me sentais enveloppée, voire étouffée par le vide glacial de ma petite chambre.

Répondant au rituel suppliant du Sphinx, je me décidais à courir dans ma cuisine banquise. Ma mission accomplie, revenant tranquillement vers ma chambre, force me fut de constater qu'au dessus de ma tête flottait un nuage noir, épais et menaçant. Dépitée par cette constatation peu étonnante, je m'abandonnais nonchalamment sur mon lit. Et pour ne pas faire face à mon mur acnéique, je me tournais sur la gauche, faisant face cette fois au mur séparant ma chambre du salon. A le regarder avec une insistance distraite, je finis par remarquer quelque chose qui piqua mon attention. Il semblait que le mur était moins épais que d'habitude. Intriguée, je me mis dans l'embrasure de ma porte, et là, ce fut absolument indéniable : l'épaisseur du mur semblait diminuée de moitié, et il devenait terriblement mince.

« Il faut que jeunesse se passe ».

Immobile dans l'embrasure de la porte, mon esprit tenta de se regrouper pour traverser l'épais brouillard sombre dans lequel il surnageait.

Il apparaissait évident qu'il me fallait faire venir un spécialiste mural. La situation était grave.

Le spécialiste arriva un peu plus tard. Il portait un pantalonpull vert 100 % synthétique, des cheveux noirs hirsutes, des grosses mains pas vraiment sales et une épaisse moustache toute raide.

Il se posta devant le mur en question et enroula consciencieusement un bout de sa moustache autour de son doigt, avec un regard qui réfléchit. Puis il cogna doucement à plusieurs endroits, l'oreille collée à la paroi, se releva, et se remit à jouer avec sa moustache. Il examina mon mur pendant de longues minutes, sans se départir de son regard qui réfléchit.

Enfin, il se tourna vers moi, et sur un ton qui ne laissait aucun doute, me dit :

« Ce mur est déprimé. »

Là, si mes bras n'avaient pas été bien accrochés à mes épaules, ils seraient tombés à terre en émettant un bruit sourd.

Le petit monsieur à moustache m'entraîna dans la cuisine, et là, d'un ton solennel, il me murmura tout bas :

« Il manque de quelque chose. Je ne sais pas quoi car on ne sait jamais ce qui manque aux déprimés. S'il ne guérit pas, il continuera à maigrir, jusqu'à disparaître, et alors le toit de votre appartement tombera.

Il faut peut-être consulter un psychoplatre.

Pour ma part, tout ce que je peux vous dire, c'est que les murs se nourrissent de l'histoire de ceux qui les habitent ».

Et là, il me fit avec un sourire complice, un léger mouvement de tête en direction de la menaçante intempérie qui planait au-dessus de moi.

En partant, passant devant le mur acnéique, il s'arrêta, sourit et me dit :

« Il faut que jeunesse se passe. »

En me retrouvant seule, je me laissai tomber dans le canapé, partagée entre un sentiment de colère et de découragement. La venue de ma conscience avait provoqué ce que j'avais soigneusement évité jusqu'ici : des changements.

A ce moment là, je me mis à profondément regretter d'avoir si docilement cédé aux étranges caprices de ma conscience. J'avais jusqu'ici entretenu de mon mieux un équilibre élémentaire sain pour mon quotidien. Ni joie, ni peine, et pour conclure, une tranquillité certes verdâtre, mais tellement appréciable !

Toujours est il qu'il me fallait agir, même si j'avais la désagréable impression d'être prisonnière

d'une impasse. Il était évident que je ne pouvais pas laisser le mur disparaître et le toit de mon appartement...

Dans l'immédiat, j'étais enfouie dans mon canapé, un nuage de plus en plus menaçant au-dessus de la tête, n'ayant absolument pas la moindre idée de la manière d'aider mon mur déprimé à guérir. C'est d'ailleurs au moment même où je remarquai que mon nuage s'était épaissi qu'il se mit à pleuvoir.

Alors, ayant pris soin d'enfiler mon imperméable, je décidai de dormir le temps que cesse la pluie...

A mon réveil, la pluie s'était arrêtée et le nuage avait disparu.

C'est comme de se réveiller un jour, empli d'une sorte d'immense bonne volonté, gonflé de l'envie de faire fièrement face à la réalité. Parce que c'est en s'accrochant à la réalité qu'on réalise nos rêves.

Assise par terre, face à mon mur déprimé, je me sentais vide de tout, incapable de penser, réfléchir.

All in all it's just another brick in the wall

Le Sphinx était couché près de moi. Il ne dormait pas. Il me regardait. Peut être s'attendait-il à ce que je fasse quelque chose d'extraordinaire. Ou bien tout simplement s'étonnait-il de me voir assise par terre. Quoi qu'il en soit, même immobile, il paraissait plus vivant que moi. J'aurais voulu pouvoir penser aux champs de fleurs, aux arbres, aux herbes folles. Mais rien. Je pense que c'est à ce moment précis, face à ma totale impuissance, que je décidai de baisser les bras. Je ne relèverai plus de défi pour gagner le respect de ma conscience, je ne guérirai pas ce mur et il tombera. Je n'ai plus qu'à attendre. Comme une condamnée.

Je crois que j'étais en train de traverser ma première "crise" de désespoir, mais je ne le savais pas. À ce moment là, je ne savais plus rien du tout.

Pendant un très long moment, je restai assise là. Vide.

Soudain, il se remit à pleuvoir au-dessus de ma tête. Évidemment, mon nuage était revenu, gonflé d'eau. Alors j'avais filé enfiler mon imperméable. Je ne sais pas vraiment pourquoi, je m'étais réfugiée dans ma salle de bain. Pour moi, la salle de bains et la cuisine ne sont pas vraiment des pièces. Ce ne sont que des utilitaires. On n'y fait que ce qu'on a à y faire. Répétant sans cesse les mêmes gestes...

J'étais là, debout devant mon lavabo. Et en levant les yeux vers le miroir, il m'apparut alors évident que je m'étais trompée: toutes les pièces dans lesquelles je vivais étaient en fait des utilitaires. Je ne l'avais jamais pensé. Ainsi, à chaque pièce ses activités réservées. Mon petit appartement au quatrième étage du centre ville est un utilitaire. Un utilitaire à ma vie, qui d'après ma conscience est bien trop ennuyeuse pour en être une... Cette idée me glaça le sang. Ce fut comme... Une prise de conscience. Et c'est au moment même où cette pensée me torturait l'esprit que les effluves d'une odeur bien caractéristique vinrent m'émoustiller les narines : le café chaud.

Je me dirigeai donc dans le salon, guidée par le filet d'odeur de café que je suivis comme Ariane son fil, mais personne n'était là. La cafetière pleine et fumante était bien posée sur la table basse, mais ma conscience, elle, n'était pas là. Pourtant, face au miroir de la salle de bains, j'avais bel et bien pris conscience du vide m'environnant. Dans ma tête, cette pensée résonnait comme un choc. Je m'étais attendue à ce que le grand blond en longue veste de cuir noir vienne me proposer des solutions. Mais je me retrouvais seule devant ma tasse de café fumant, assise dans mon canapé, à côté de mon mur déprimé. Je restais assise là toute la journée, comme dans l'attente d'une réponse, ressassant des idées banales, à base de fleurs qui chantent et de murs inexistantes.

Mais que faire pour emplir ma vide vie sans risquer d'en briser le fragile équilibre...

Un jour passa. Puis deux, puis trois...

Je restais assise dans le canapé ne sachant que faire de ces journées rythmées par les nuits de

sommeil et les tubes de moussaka.

Le quatrième jour, je me sentis comme entièrement vide, comme si d'avoir tant cherché un semblant de solution avait épuisé mon potentiel pensif.

Au moment d'aller me coucher, je me rendis compte que tous mes murs commençaient à devenir gris. Cette constatation me fit me sentir encore plus mal. Cette nuit là, même mes rêves me semblèrent tapissés d'une épaisse couche de gris.

En m'éveillant, il me sauta aux yeux que mon plafond était gris, ainsi que mes clopes, tous arômes confondus... En servant au Sphinx, gris lui aussi, une moussaka toute grise, si lui ne sembla y prêter aucune attention, pour ma part, je sentis mon sang se glacer.

Tout d'abord prise de panique, je filai m'allumer une clope arôme cigarette que je dégustai sur mon lit en essayant de mettre de l'ordre dans mes idées. Autour de moi, tout était devenu gris, même l'acné du mur qui me faisait face.

La question qui me vînt alors à l'esprit fut la suivante :

« était-ce dans mon petit appartement au quatrième étage du centre ville que tout était devenu gris ou bien le monde entier se trouvait-il ainsi déteint ? »

Cette idée me fit frissonner d'horreur. Pour en avoir le coeur net, je décidai de me rendre au Grand Café voir si les banquettes rouges et les lumières oranges avaient gardé leurs couleurs vives.

C'est donc d'un pas pressé que j'arrivais sur la Grande Place, et, à travers les fenêtres du Grand Café, force me fût de constater qu'à l'intérieur, tout était entièrement gris. Les banquettes et les lumières, bien sûr, mais aussi le comptoir, les serveurs, les tasses... J'étais pétrifiée, dépitée, affolée.

Sans force, je me laissai tomber pour me retrouver assise sur les marches de la Grande Place. Il était complètement impossible de nier l'évidence : le monde entier était devenu gris.

Assaillie par l'incertitude, je décidai de voir un médecin. Son cabinet se trouvait de l'autre côté de la grande place.

StoooOoone, le Monde est stOoooooone

« Bon, les résultats des analyses sont formels. Le problème ne vient pas vraiment de vos yeux. Il vient de votre mémoire. Il semble qu'elle ne se souvienne plus des couleurs, ainsi, les images que vos yeux vous renvoient sont déteintes. Le monde n'est pas gris je vous rassure, c'est vous qui le voyez ainsi.

Bien sûr, je ne peux pas vous soigner en vous donnant des médicaments. Il vous faudra confronter vos yeux à une profusion de couleurs, le plus souvent possible pour que, petit à petit, votre mémoire se souvienne et que vous voyiez à nouveau normalement ».

En sortant de chez le médecin, finalement, j'étais sincèrement triste. Tout autour de moi, semblait concourir à me faire savoir que ma vie n'était pas belle.

Alors, de retour sur la Grande Place, je m'assis à nouveau sur les marches, et, la tête cachée entre les mains, je me mis à pleurer silencieusement.

Je ne pouvais plus lutter. L'existence vide et paisible que j'avais menée jusqu'alors était à présent perdue face à une réalité noire et blanche, ponctuée d'acné juvénile et de mur déprimé. Je n'avais donc plus le choix, je devais accepter que ma vie change...

## CHAPITRE 7

### Là où le ciel sourit

Alors, je sentis une main compatissante s'écraser sur mon épaule. C'était ma conscience. Toujours affublée de son grand sourire, de ses yeux pétillants et de sa longue veste de cuir.

« Je vais rester près de toi. Cette fois, tu es prête à tenter de relever les défis de la vie, bien plus complexes que ceux que j'ai pu te donner...

Dans un premier temps, tu as découvert que le Monde n'est pas clos à l'extérieur d'une façade de Café ou entre les murs d'une ville. Maintenant que tu le sais, il va te falloir l'affronter. »

Je ne disais rien, je ne bougeais pas, disposée à recevoir enfin les solutions que j'attendais. Je me sentais comme un détenu au moment précédant sa libération. L'air était doux. J'étais bien, rassurée, sereine...

« Tout d'abord, nous allons dès maintenant commencer à abreuver de couleurs ton regard déteint pour aider ta mémoire à se souvenir ».

Alors le grand blond se redressa brusquement, se plaça face à moi et me tendit une main m'invitant à le suivre.

« Nous allons voir une exposition de peinture de Mondrini et Picatisse. Ils jouent de leurs pinceaux avec les couleurs. Champs de fleurs, rayons de soleils et autres arcs-en-ciel ont été leurs sources d'inspiration et leurs modèles. C'est sûr, ce sera un excellent entraînement »

Tout en me parlant, il marchait d'un pas décidé, me tenant par le poignet, comme pour être sûr que je ne tente pas de m'échapper.

Je n'étais jamais allée voir d'exposition de peinture. J'avais toujours cru qu'elles étaient exclusivement réservées à une certaine élite qui savait donner un prix aux choses. Ceci dit, celle-ci particulièrement attisait ma curiosité. Des murs couverts de fleurs et d'arcs-en-ciel, des soleils aux couleurs multiples et farfelues, quel programme prometteur !!

En entrant dans cette grande salle, je fus frappée par le doux silence qui y régnait. Quelques personnes très bien habillées scrutaient les toiles avec des regards savants, sans un bruit. Il semblait que même en se déplaçant, ils prenaient soigneusement garde à n'émettre aucun son. Je n'avais, pour ma part, pas encore posé les yeux sur la moindre toile lorsque le grand blond vint me saisir par le bras pour m'emmener me planter devant un tableau. Y était peinte une grosse fleur dont les pétales aux dégradés de gris me laissèrent penser qu'ils étaient multicolores. Cependant, j'avais beau la fixer de toutes mes forces, avec insistance et concentration, la toile restait désespérément grise.

Voyant alors ma conscience s'attarder sur le tableau voisin, je la rejoignais. Là, usant de la même insistance, de la même concentration, je tentais de discerner les couleurs qui sans aucun doute habillaient le flamboyant soleil que nous avions sous les yeux. Mais rien ne se produisait, et le gris restait vainqueur. Le grand blond m'entraîna alors pour contempler une troisième toile. Elle était immense et représentait plusieurs fleurs tout aussi immenses, dansant du haut de leur interminable tige, les feuilles semblant s'agiter comme des bras frêles et gracieux. Mais toutes ces fleurs, aussi géantes étaient elles, restaient à mes yeux irrémédiablement grises. J'avais beau scruter la peinture avec attention, je n'y discernais qu'une multitude de dégradés de gris. Alors, il m'apparut cruel de la part de ma conscience de me demander de m'extasier sur des couleurs que je ne voyais pas. Et tandis que cette triste pensée m'assaillait, le grand blond passa derrière moi et murmura à mon oreille:

« Si tu veux les voir, il va falloir apprendre à les regarder. Tu te contentes de poser les yeux sur le Monde et acceptes les images qu'il te renvoie.

Il te faut voir les choses à travers ce qu'elles te font ressentir. En regardant ces fleurs immenses, tu les verras danser, ondulant gracieusement dans la brise légère et parfumée d'un champs magnifique... Alors tu verras la vie qui se dessine dans ces toiles, comme dans ce Monde qui t'entoure et que jusqu'ici tu t'es contenté de traverser les yeux clos »

A mesure qu'il me parlait, lentement, je voyais la toile commencer à onduler, très lentement, je la voyais s'animer... Les fleurs se mirent à effectuer une danse de plus en plus fluide, de plus en plus belle. J'étais ébahie. C'est alors que je me rendis compte que je n'en voyais plus du tout le gris. J'étais si absorbée par ce joyeux spectacle que je ne remarquais même plus que je n'en voyais pas les couleurs. Les longues feuilles, tels des bras agiles, donnaient du rythme à cette scène réjouissante. Il me semblait presque pouvoir entendre leur chant entraînant...

Lentement, je retournai voir le soleil que j'avais trouvé si triste quelques minutes auparavant. Et la magie opéra de nouveau... Je voyais ses rayons flamboyants ouvrir un ciel merveilleux, inondant littéralement la toile, que dis-je, il enflammait toute la pièce. Il ondulait sur son mur, nous immergeant de sa chaleur rassurante et pleine de promesses chantées au rythme des battements de nos coeurs.

Quand je revins regarder la fleur de la première toile, je fus transportée dans son univers fragile et lumineux. Elle se tenait là, dressée sur sa tige épaisse, dans toute sa splendeur, comme une jeune fille dans sa première robe de bal. J'eus la sensation même qu'en approchant mon oreille, j'aurais pu entendre son rire léger et cristallin...

Je m'arrêtais donc devant chaque toile, voyageant de tableau en tableau, m'envolant grâce à ma propre imagination dans ces décors fleuris, ensoleillés et heureux. Je ne prêtais absolument plus aucune attention au fait de n'en plus voir les couleurs, je n'y pensais même plus. Et pourtant, je les ressentais, vivantes et pleines de joie. Elles étaient tout autour de moi, et je pouvais danser parmi elles...

De retour dans mon petit appartement au quatrième étage du Centre ville, j'avais les yeux et l'humeur encore emplis de toute la magie née dans cette salle d'exposition.

Il me semblait voir encore les fleurs immenses se dandiner en riant, bercées par de chatoyants et lumineux soleils... Je me pris à danser en plein milieu de mon salon, avec la douce illusion d'effectuer une valse enivrante et colorée sous le regard perplexe du Sphinx, tranquillement allongé dans un coin de la pièce.

J'aurais voulu pouvoir lui repeindre les toiles que j'avais vues et qui avaient enchanté mon regard. Pouvoir partager cette douce euphorie qui faisait battre mon coeur un peu plus fort et un peu plus vite qu'à son habitude. Je me sentais comme envahie par une sensation pétillante et vive, et il me semblait presque que j'aurais pu valser et valser encore jusqu'à m'envoler...

Allez viens j't'emmène aux vents...

Tout en dégustant quelques clopes arôme « plateau repas », je me laissais aller à ce bonheur étrange, à cette absence de vide. Je ressentais le même plaisir infini que lorsque je m'étais endormie dans l'herbe, au pied d'un arbre, bercée par le chant des fleurs, là-bas, à la campagne. C'est un de ces moments où le temps est suspendu aux battements de nos cils, silencieux et fous. de ces moments où tout semble possible et accessible. De ces moments où le Monde est plus merveilleux que jamais...

Je t'emmène au-dessus des gens...

Plus tard, en allant me coucher, mon attention fut attirée pas la petite boîte en bois rouge posée sur ma table de chevet. Je m'assis sur mon lit et la pris pour la contempler quelques instants. Je l'avais quelque peu oubliée ces derniers temps. Mais elle était toujours aussi belle à regarder...

Je décidais presque machinalement de l'ouvrir, tout en sachant pertinemment qu'elle était vide. Pourtant, à ma grande stupéfaction, ce n'était pas le cas. En effet, y étaient soigneusement rangées quelques heures délicates et limpides, attendant sagement d'être utilisées à bon escient. C'étaient ces heures passées à écouter chanter les fleurs et à admirer les toiles « colorées » de Mondrini et Picatisse. Des heures où le temps avait disparu pour laisser place à un certain bonheur. Du temps gagné sur la vie que je mène.

Avec un soin particulièrement exagéré et un sourire rêveur, je refermai la petite boîte en bois rouge et la reposai sur ma table de chevet.

Et c'est avec le coeur léger et enjoué que je me laissai aller dans les bras douillets et chaleureux du sommeil.

Soudain, je me retrouvai parfaitement éveillée (et en pyjama), dans un lieu pour le moins étrange dans lequel m'attendait ma conscience. Autour de nous, tout était d'un blanc immaculé et vaporeux, tandis qu'un peu partout, virevoltaient bon nombre d'objets insolites. Je vis par exemple ma boîte à temps grande ouverte poursuivie par des heures euphoriques, un interminable escalier en colimaçon, des tubes de moussaka, des bribes de banquettes rouges... Je ne savais pas très bien si je devais en être effrayée ou amusée. Ma conscience entreprit alors de m'éclairer.

« Nous nous trouvons dans ta mémoire. Celle-ci est placée à cheval sur le domaine de ta conscience, c'est à dire moi, souligna t-il d'un air arrogant, et sur celui de ton inconscient, dans lequel les choses sont plutôt floues... C'est sur mon domaine que devraient se trouver les couleurs que tu as perdues. Or elles n'y sont pas, c'est un fait acquis. Je t'ai donc amenée jusqu'ici pour partir à leur recherche. Pour cela, je t'invite donc à visiter le domaine de ton inconscient. »

Affublé de son sempiternel sourire et de son regard brillant, d'un geste qui se voulait rassurant, il m'indiqua la direction à prendre. Il ne prit pas la précaution de me préciser qu'il ne pouvait m'y accompagner, car je l'avais compris moi-même.

Je n'étais toujours pas décidée sur le fait d'être effrayée ou amusée par cette situation.

Cependant, d'un pas hésitant et maladroit, je me dirigeais dans la direction qu'il venait de m'indiquer.

Plus j'avancais, et plus les choses autour de moi devenaient effectivement floues. Je croisais entre autres: une femme blafarde portant autour du cou une pancarte indiquant « SOLITUDE... SOLITUDE », un sablier couché, empêchant ainsi le sable de s'écouler, quelques notes de musiques traînant de lourdes et grinçantes chaînes...

Si le décor était toujours d'un blanc immaculé et vaporeux, ce lieu m'apparaissait de plus en plus angoissant.

Je croisais même Charles Ingalls, l'air abattu et les yeux fixés sur son violon pulvérisé en mille menus morceaux à ses pieds.

Cette rencontre m'oppressa si terriblement que j'étais sur le point de faire demi-tour et de revenir sur mes pas lorsqu'au loin, je vis quelque chose qui attira mon attention.

Tout au fond, à la limite de la fin du domaine de mon inconscient, il y avait une palissade en bois.

Prenant mon courage de toutes mes mains pour assouvir ma curiosité, je m'y dirigeai d'un pas pressé.

J'arrivai au pied d'une palissade immense, si haute que je n'en voyais pas le sommet... Intriguée, j'entrepris de la contourner tout en l'examinant minutieusement, espérant trouver un moyen d'en savoir un peu plus. Soudain, j'entendis des chants et des rires enfantins s'échapper de l'autre côté. Je continuais donc mon inspection minutieuse de cette imposante chose jusqu'à (ô victoire !) y trouver un petit trou, gros comme mon doigt. C'est avec un indicible empressement que j'y collai mon oeil pour enfin regarder de l'autre côté.

Je vis un champ verdoyant... Je vis des fleurs de toutes tailles se dandiner en chantant... Mais surtout, je vis une chose que je n'avais encore jamais vue auparavant : gambadait joyeusement une multitude d'arcs-en-ciel minuscules qui se poursuivaient en riant... C'étaient mes couleurs !! Je les avais retrouvées !! Elles étaient là, emprisonnées derrière cette palissade immense au fin fond du domaine de mon inconscient... Incroyable !

C'est à ce moment que je fus tirée de mon sommeil et que je me retrouvais couchée dans mon lit, dans mon petit appartement au quatrième étage du centre ville. Tout ceci n'était donc qu'un rêve... Un rêve certes pour le moins étrange et réaliste, mais seulement un rêve...

Je ne savais pas exactement si je me sentais soulagée de n'avoir pas vraiment été dans l'angoissant domaine de mon inconscient, ou déçue de n'avoir finalement pas retrouvé mes

C'est Merveilleux !!!

couleurs.

Encore aux prises avec les brumes du sommeil, je cherchais à attraper la rituelle clope arôme « café fort, très fort » du réveil, lorsque s'échappa de ma main en riant, un arc-en-ciel minuscule...

## CHAPITRE 8

### Là où la foi importe

J'étais droite dans mon canapé, les yeux froncés, le visage concentré... Je cherchais un moyen de libérer mes couleurs de leur immense palissade au fin fond de mon inconscient.

M'était-il possible d'emmener quelque chose dans mes rêves ? Afin de briser l'immense prison ? Une scie, Une masse, un bulldozer...

Mais à n'en pas douter, il me fallait rester logique. On n'emmène pas d'objets dans ses rêves comme on emmène sa serviette à la plage.

Peut-être devais-je plutôt trouver un moyen de passer de l'autre côté de l'immense palissade ...

Mais lequel ? Cette barrière gigantesque était si haute que je n'en avais pas vu le bout.

Et même dans un rêve, je ne passerais jamais à travers un trou gros comme mon doigt.

Ou bien peut-être devais-je creuser (avec les mains donc) un tunnel reliant mes petits arcs-en-ciel à l'extérieur.

Sans commentaire...

J'avais l'impression que malgré l'effort que je faisais pour rester concentrée pour trouver une solution à mon problème (gigantesque problème), je n'en trouvais que de mauvaises. C'est alors que je fus interpellée par cette fameuse odeur de café chaud. Et en effet, le Grand Blond, souriant comme toujours était là debout, la cafetière fumante à la main. En voyant son air enjoué, je me mis à espérer qu'il aurait une solution à mon épineux problème. Et je ne me trompais pas.

Une fois le café servi, il se mit face à moi et me dit, sur un ton joyeux:

"Voilà, je me suis dit que pour libérer tes couleurs, la solution la plus radicale serait de faire appel à un spécialiste en la matière. Et le champion des experts dans ce domaine, c'est Celui qui colorie le Monde."

Je le regardais d'un oeil sceptique. Je n'avais jamais entendu parler de Celui qui colorie le Monde. D'ailleurs je ne m'étais jamais demandé auparavant qui pouvait bien avoir choisi de peindre l'herbe en vert, le ciel bleu, les fleurs oranges...

Toujours est-il que je ne savais pas où le trouver, d'autant qu'il devait être passablement occupé et plutôt difficile à joindre.

"Puisque tu as tant besoin de lui pour t'aider à sauver tes couleurs, et toi par la même occasion, je suis sûr que tu sauras où le trouver".

Je n'étais pas intégralement convaincue par ce nouveau début de nouvelle solution, mais je devais bien admettre que j'avais pu absolument faire confiance aux idées saugrenues du Grand Blond, qui s'avéraient toujours payantes.

Il me fallait me convaincre que mon désir de parler à Celui qui colorie le Monde suffirait à rendre cette rencontre possible.

Je devais me convaincre également que si je le trouvais finalement, il accepterait de m'aider.

Je dois croire qu'il connaît les solutions que je n'ai pas trouvées : les bonnes.

D'autant plus que je n'avais rien à lui offrir en retour...

Mais malgré tous ces doutes, ma conscience avait l'air sûre d'elle. Le regard brillant et victorieux, elle me paraissait tout à fait satisfaite de la réponse qu'elle venait d'apporter à mon épineux problème.

Ce qui n'empêcha pas que toute la soirée, je tournais en rond et en carré (et en losange, et en ovale et en octogone.), me demandant où Celui qui colorie le Monde pouvait bien se trouver. En train de colorier des banquettes rouges, des nuages de fumées blanchâtres, des fleurs qu'il chatouille en coloriant..? Mais aucune idée géniale ne vint apaiser ma course folle autour de mon canapé, sous les yeux inquiets du Sphinx.

Je finis donc par aller me coucher pour m'endormir profondément...

Tout comme j'avais reconnu ma conscience quand elle s'était présentée à moi, je reconnus presque instinctivement Celui que je cherchais... Il avait des gouttelettes de couleurs abandonnées sur ses vêtements, sur les mains et même dans sa barbe brune. Il portait également une besace en tissu usé, pleine de minuscules arcs-en-ciel gesticulants.

Sa démarche était calme, son visage paisible, ses yeux pétillants... C'est avec une certaine confiance que je le laissai s'approcher de moi, tout en l'observant attentivement de haut en bas. Alors il m'adressa un sourire très tendre et me dit :

« Cherche et tu trouveras. Pourquoi me cherches tu ? »

Sans hésiter une seule seconde, je m'empressai de répondre :

« Je cherche un moyen de libérer mes couleurs, emprisonnées là-bas, au fin fond du domaine de mon inconscient. Si vous le pouvez, je vous en prie, sauvez les, sauvez moi... »

Je mettais tout mon coeur à cette sincère supplication.

Le visage placide et tendre de Celui qui colorie le Monde restait comme figé. Il me regardait comme pour me scruter de l'intérieur. Il me semblait ne pas pouvoir me cacher de ce regard là, mais ceci dit, il ne me semblait pas non plus en ressentir l'envie. Cela ne me gênait pas, je me sentais toujours aussi confiante.

Puis il me demanda de l'accompagner là où mes couleurs étaient prisonnières. Je me mis vivement en route, pleine d'espoir.

Tandis que nous marchions, côte à côte, traversant des rideaux d'objets aussi étranges que divers, j'entendais gesticuler les minuscules arcs-en-ciel dans la besace. Le temps semblait s'étirer sous mes pas qui n'en finissaient pas de jalonner notre invisible chemin. Mais je me sentais le coeur léger, d'ailleurs, je gambadais plus que je ne marchais. Celui qui colorie le Monde était à mes côtés... Il saurait trouver la solution idéale à mon épineux problème. A aucun moment au cours de cette longue marche je n'ai laissé dans mon esprit la moindre parcelle de place au doute.

Cherche et tu trouveras...

Lorsque j'aperçus enfin au loin la palissade immense, au fin fond du domaine de mon inconscient, je me tournai vivement vers mon compagnon, sautillant d'excitation. Pour sa part, il gardait son air paisible et son sourire tendre? Il semblait presque impassible... Arrivés au pied de l'immense palissade, je lui indiquai le trou par lequel il était possible de voir l'autre côté. Il y regarda quelques instants, puis me dit : « Si je les libère, ne risques-tu pas de les perdre à nouveau ? »

« Je veux pouvoir chaque jour contempler les couleurs que vous avez si habilement appliquées au Monde. Je prendrai bien garde à les savourer et à en prendre soin ».

Et là encore, je mettais tout mon coeur pour répondre...

Son sourire s'agrandit avec une sorte de satisfaction évidente.

Je me sentais fébrile. Surexcitée. Qu'allait il se passer ?

Il ne me fit pas attendre. Il plongea la main dans une poche de sa besace, en faisant ainsi tomber quelques uns des minuscules arcs-en-ciel qui rebondirent directement à leur place, et il en sortit une grosse gomme blanche. Il me la tendit, les yeux pétillants de générosité.

Je m'en saisis avec une certaine hésitation... Une gomme ..?

Je la regardais avec un étonnement que je ne cherchais pas à cacher. Mais en relevant la tête, je vis Celui qui colorie le Monde s'en aller à petits pas tranquilles. Je restais donc seule et interdite devant l'immense palissade qui me faisait face.

Puis, d'un geste lent, sans vraiment y réfléchir, je me mis à y frotter la gomme. Là, à mon grand étonnement, un trou apparut à l'endroit que je venais de frotter sans conviction.

A cette vue, il me sembla sortir de ma torpeur comme un diable de sa boîte. Cette gomme m'avait été donnée pour effacer la palissade définitivement... Alors, avec de grands gestes nerveux, je me mis à frotter la gomme, faisant disparaître petit à petit cette prison immense et déjà, quelques minuscules arcs-en-ciel commençaient à me courir joyeusement entre les jambes pour s'échapper.

Je frottais, je frottais... et le trou devenait conséquent.

Je ne m'arrêtai, essouffée, que lorsqu'une ouverture haute comme moi et trois fois plus large me fit face. Alors je laissai tomber la gomme, sentant que j'avais passé toute mon énergie à ma tâche. Je me laissais même complètement tomber à terre, sans cesser de m'abreuver du spectacle qui s'offrait à moi. Des dizaines et des dizaines d'arcs-en-ciel minuscules couraient en riant joyeusement dans tous les sens. Au milieu de cette verdoyante prairie, des fleurs multicolores dansaient frénétiquement en fredonnant. Il me semblait presque les voir sourire. Cette scène toute entière me paraissait transpirer le bonheur.

J'étais là, sereine, apaisée. Heureuse peut-être, soulagée sûrement...

Je venais de me débarrasser d'un immense obstacle. J'y avais cru si fort que j'avais réussi. et cette enivrante sensation de réussite me plaisait beaucoup.

Cherches et tu trouveras...

En m'éveillant, je restai un moment immobile et silencieuse sous ma couette. En souriant je crois. Je laissai mon regard lécher mes couleurs retrouvées. Puis, en me dirigeant vers la cuisine, je regardai tout autour de moi, comme si je voyais pour la première fois. Même la moussaka matinale ne m'était jamais apparue d'un rouge si vif...

Celui qui colorie le Monde m'avait permis de comprendre qu'on ne peut pas tout surmonter seule.

Ce jour là marquait en quelque sorte un nouveau départ pour moi. Une sorte de renaissance silencieuse et personnelle.

Ce jour là, j'étais allée en courant acheter des peintures colorées pour apposer sur mes murs des fresques fleuries.

Je me disais qu'après tout, si d'avoir retrouvé mes couleurs me mettait tant de baume au coeur et à l'âme, il pouvait en être autant pour mes murs malades. Alors pendant plusieurs jours, observée de près par le regard curieux du Sphinx, je peignis des fleurs, des fleurs immenses et colorées sur tous mes murs. J'y mettais tout mon Amour et beaucoup d'application.

J'étais en train de faire naître dans mon petit appartement au quatrième étage du centre-ville, des champs immenses et fleuris, colorés et virevoltant. Ce jour là, j'étais Celle qui colorie Son Monde...

## CHAPITRE 9

### Là où le spectacle commence

En m'éveillant ce jour là, tout autour de moi, tout semblait différent. Quelque chose d'indéfinissable avait radicalement tout changé. À commencer par moi. Je me sentais envahie d'une grande sérénité, d'une légèreté infinie. Même le regard insistant du Sphinx me suppliant de le sustenter de sa moussaka en tube quotidienne me semblait moins oppressant. J'avais une profonde envie de profiter du Monde, de toutes ses couleurs, de ses hétéroclites parfums, de ses sons changeants... Et c'est d'un pas décidé à dévorer la vie que je me levai sous le regard finalement impatient du Sphinx.

Du froid glacial de la cuisine, l'odeur familière du café brûlant vint me submerger comme une vague. Et je m'empressai de rallier le salon où m'attendait en souriant ma patiente conscience. Je dois avouer que je me sentais fière de me présenter à elle dans ma nouvelle vie. J'avais même commencé à imaginer ses éloges concernant ce grand renouveau. Après tout, j'avais accompli haut la main la mission qu'elle m'avait confiée la première fois qu'elle s'était présentée à moi. Je la rejoignais avec ce que je considérais comme un sourire radieux.

« C'est agréable de se sentir bien, n'est ce pas ? »

Je répondais à cette question rhétorique par un léger hochement de tête... Le Grand Blond avait le nez collé à la fenêtre.

Pour combler ce silence auquel je ne m'attendais pas, j'allais m'installer dans le canapé, me servir un café. Sans se retourner, le Grand Blond enchaîna :

« Maintenant que tu sais qu'il y a un Monde autour de toi et que tu as appris à le découvrir, tu pourras continuer seule, tranquillement chaque jour, remplissant petit à petit ta précieuse boîte à temps. Et du temps, on en a besoin pour être vivant.

Le temps, maintenant, est venu d'apprendre encore. Puisque le Monde est à ta portée, tu vas devoir apprendre à vivre avec ses habitants. Ils sont colorés comme les fleurs et fredonnent des chants différents. La solitude n'est pas un mode de vie, tout au plus un loisir. Les habitants de ce Monde qui sont seuls ne le sont jamais vraiment. Ils sont entourés de leurs pensées envers tous ceux qu'ils aiment, ou pas. »

Nez dans le café. Complètement dans le café.

Je ne comprenais pas tout de ce que venait de me souffler ma conscience, mais je savais que j'allais devoir me mêler aux Mondiens, et cette idée résonnait dans ma tête comme un tambour collés à mes tempes.

« Allons viens, je t'emmène dans un lieu où les destins se croisent, se font et se défont comme sur la scène improvisée d'un théâtre réaliste. »

À mon grand étonnement, le Grand Blond glissa sa main dans la mienne et m'entraîna au dehors. D'un pas tranquille, sous la chaleur apaisante du soleil, nous traversâmes toute ma rue. J'étais balancée entre l'inquiétude et une certaine curiosité.

Au bout de ma rue, s'élevait un grand et vieux bâtiment assez sale, au sommet duquel se dressait une grande horloge. Nous nous arrê tâmes comme pour mimer l'étude très sérieuse de cette architecture tout droit sortie d'un autre temps.

La Grande Gare...

Je n'y étais jamais entrée, je n'étais même jamais venue jusqu'ici.

Déjà autour de nous, une foule bavarde s'agitait dans tous les sens. Des gens plus ou moins fardés de bagages entraient ou sortaient, seuls, en couple ou en groupe, pressés ou nonchalants... À mes yeux, c'était tout un spectacle. Mais déjà le Grand Blond m'attirait vers cette double porte démesurée, et nous pénétrâmes dans ce nouveau Monde.

Le brouhaha résonnait tout autour de nous et semblait rebondir contre les parois blanchâtres et

froides. Nous traversâmes le hall gigantesque, au sol tacheté, maculé mais fort bien ciré. À mesure que nos pas nous portaient, le bruit devenait épais, presque palpable. À chaque pas, il me semblait que mon coeur battait un peu plus vite et luttait un peu plus fort pour trouver un moyen de se libérer de ma poitrine. Ma main, toujours attachée par celle de ma conscience devenait un peu plus humide et glissante. Arrivés au bout du hall, c'est un spectacle tout nouveau qui s'offrait à nous. Il nous suffit d'avancer encore un peu et de s'arrêter sur les quais. Aux bruits de la foule se mêlèrent alors les vrombissement des machines. Ces wagons énormes et imposants, entrants, sortants ou immobiles, nous encadraient de partout. Nous fîmes encore quelques pas, plus lents, avant de nous arrêter au beau milieu du quai. Quel spectacle... Il semblait que le Monde entier se trouvait représenté là, parmi le bruit, les odeurs âcres et la poussière. On pouvait voir des couples s'enlacer, puis se séparer ou se retrouver. D'un regard, les protagonistes changeaient, débordants de bonheur ou écrasés par le chagrin. D'autres semblaient perdus et d'autres encore s'en allaient ou arrivaient d'un pas pressé, tandis que quelques uns se démenaient avec leurs bagages trop épais. Dans la poussière et le bruit des quais sales, des destins tout entiers se faisaient et se défaisaient. Tous ces visages se croisaient sans même le savoir. Dans cette gare, le temps semblait suspendu, comme un théâtre ouvert sur la vie. Des hommes, des femmes, des enfants, des très vieux, des très jeunes et même des transparents. Chacun produisant ses propres bruits pour appartenir comme par inadvertance à ce grand tout qui se déployait devant nous.

Là-bas, assis dans la poussière au côté d'un chien qui fait semblant de dormir, un homme aux cheveux gras et au regard vide jouait de l'harmonica. Un peu plus loin, une femme accroupie enlaçait son enfant. De l'autre côté, un homme gigantesque, en uniforme, observait on ne sait quoi, avec une sorte de professionnalisme nonchalant. Toutes ces ombres multicolores et gesticulantes nous voyaient-elles ? Immobiles et envoûtés, à épier ce spectacle grandeur nature, nous voyaient-ils tous ces gens que l'on regardait ? Posés là, à leur voler un infime morceau de leur histoire, le savaient-ils ?

Mon coeur s'était calmé, l'angoisse envolée, je n'étais qu'une spectatrice silencieuse. Une parmi tant d'autres, absorbée par la foule interchangeable de cette cohue qui ne cessait jamais. Il me semblait disparaître au milieu de ce trop plein de tout. Alors le Grand Blond me repris par la main et m'entraîna vers la sortie. À mesure que nous avançons dans le hall qui me sembla plus immense encore que la première fois. Les bruits s'estompaient, l'odeur âcre s'atténuait... Arrivés dehors, presque éblouis par la lumière du ciel et la sérénité du silence qui n'en était pas un, le temps repris son cours.

De retour dans le calme rassurant de mon petit appartement fleuri au quatrième étage du centre ville, je me laissais tomber dans le canapé. Mon coeur s'était soudain remis à battre la chamade. Dans ma tête, les unes après les autres, défilaient les images de cette gare, de sa foule dense, comme une grosse respiration irrégulière. J'en entendais le brouhaha sourd comme un souffle suave et la toux clinquante des locomotives. J'en sentais les odeurs âcres et chaudes comme une haleine épaisse et étouffante. Bien sûr, j'ai toujours su qu'au dehors de mon petit appartement fleuri au quatrième étage du centre ville, il y avait des gens. Des ombres défilant anonymement d'un point à un autre. Mais je ne les avais jamais regardés. Et eux, me regardaient ils parfois, par erreur, par hasard ou par curiosité ? Mon coeur recouvrait son calme tandis que je regardais le Sphinx, paisible, semi-endormi dans un coin de la pièce. Et lui, le savait-il qu'au dehors le Monde gesticulait, gonflait d'individus formant par moment de petits blocs denses, comme dans cette gare ?

Un petit train s'en va la campagne...

J'avais la sensation d'avoir ce jour fait une découverte capitale, mais ce n'était pas ce qui m'angoissait. En effet, j'en venais à me demander où cette soudaine découverte guidée par ma conscience allait me mener. Tout en me délectant un peu nerveusement de quelques clopes arôme "au-cas-où", je laissais mon regard vagabonder entre les fleurs colorées sur mes murs. Lentement, comme encouragées par l'attention que je leur portais, elles se mirent à onduler. Le murmure de leur chant se fit de plus en plus distinct et leur danse un peu plus frénétique. Je m'endormis ainsi, comme happée par un flot de bien-être après un trop-plein d'émotions en tout genre.

Cette nuit-là, mes rêves furent peuplés de trains gigantesques, bondés et bruyants. De tous côtés, où que se pose mon regard, je ne voyais que d'innombrables wagons. Pourtant, lorsque le réveil vient me saisir, je me sentais calme et reposée. Tandis que je prenais le temps d'ouvrir tous mes yeux, Sting chantonnait dans ma chaîne hi-fi perso.

I'm an Englishman In New-york.

Je me laissais porter par le rythme de la musique tout en dégustant mon petit déj arôme "café fort, très fort". J'avais le cœur léger. J'avais l'impression que les fleurs colorées de mes murs inondaient de bien être et d'une certaine gaieté. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de redouter le moment inévitable où ma conscience me demanderait d'aller à la rencontre des mondiens. Je pensais à Charles Hingalls, aimé de tous les membres de son village. Pour ma part, mon village était bien trop grand et personne ne me connaissait. Peut-on aller vers les gens dans la rue, coupant leur trajectoire d'un point à un autre ? Et que devait-on dire pour devenir leur ami ?

Toutes ces questions en appelaient d'autres encore. Toutes sans réponse. Une en particulier ? Sommes-nous obligés de nous rapprocher les uns des autres ? Pourquoi ne pouvais-je pas vivre comme je l'avais toujours fait ? Une fois de plus, cette perspective m'angoissa terriblement. Il me semblait avoir déjà fait tant d'efforts pour apaiser ma conscience... Je décidais de m'abreuver de l'épisode journalier des aventures misérables de Charles Hingalls et de tous ses amis en dégustant une clope arôme "bonbons fantaisie".

Le Grand Blond arriva un peu plus tard. Comme toujours, à l'improviste, et devancé par une odeur de café chaud. Je m'étais endormie sur le générique de fin et, à mon réveil, je fus quelque peu angoissée par la présence de ma conscience. Je craignais ce qu'elle allait me demander de faire. Dans un premier temps, elle vient me rejoindre dans le canapé et me sert une tasse de café fumant. Comme toujours, ses yeux pétillaient et son sourire souriait. Le Sphinx allongeait dans un coin de la pièce, gardait un œil ouvert pour observer la scène.

Le silence qui régnait était plutôt pesant. Même ma chaîne hi-fi s'était momentanément arrêtée. D'une voix claire, le Grand Blond finit par me dire :

" la vie est un cycle perpétuel. Plusieurs cycles se chevauchent et lorsque l'un s'achève, un autre commence".

Je repensais à la foule sur le quai, la poussière, le bruit...

"Tous ces gens au dehors, qui qu'ils soient, où qu'ils soient, où qu'ils aillent, quoi qu'ils fassent, sont les acteurs de cette pièce gigantesque. Le Monde est un théâtre. D'ailleurs, le théâtre ne fait qu'imiter la vie".

Je pensais au flot ininterrompu de passagers, en transit d'un train à un autre, arrivant, partant, rieurs ou tristes...

Chacun me semblait inaccessible et anonyme, comme un nuage dans l'immensité du bleu du ciel.

Le Grand Blond se leva calmement et me saisit la main en disant :

"Retournons ensemble de l'autre côté du miroir. Je serai ton guide pour apprendre".

Je me laissais donc docilement mener au grand café. J'étais plus assurée que la première fois avec ma conscience comme compagne. Cependant, ne sachant ce qu'elle allait me demander de faire, je sentais cette fameuse angoisse me serrer le coeur comme on presse un citron.

En entrant, je fus envoûtée par le changement radical d'atmosphère avec l'extérieur. Nous allâmes tranquillement sur l'une des banquettes rouges, face à face, comme prêts à entamer un dialogue important. Je regardais tout autour de moi pour m'imprégner de ce lieu si particulier. Toujours les lumières orangées surplombant un nuage gris et épais, chargé du mélange d'odeurs diverses, de tabac, cigare et autres arômes mêlés.

Alors le Grand Blond glissa latéralement sur la banquette et vint se placer à ma gauche. Dans un murmure presque inaudible, il me confia :

" Regarde cette grosse dame à la mise en pli impeccable, avec sa fourrure sur les épaules. Elle rit à gorge déployée, aux galéjades de son interlocuteur. Regarde ses yeux brillants, on peut y lire l'ennui et la solitude. Où vit-elle ? Comment est-ce décoré chez elle ? Vit-elle seule ? Tout cela a bien peu d'importance. Tu peux imaginer. À son rire, sa tenue et sa prestance, on voit que c'est une dame de bonne éducation, un peu bourgeoise sans doute... Qu'est ce qui l'a poussé à franchir cette porte, s'installer sur cette banquette et rire si fort ? Est-ce sa conscience qui l'a guidée jusqu'ici ? Son inconscient ? L'habitude ? Le hasard peut être ... ?".

Je l'écoutais susurrer à mon oreille ses observations et affabulations sur cette femme que nous ne connaissions pas. D'ailleurs, elle ne savait même pas que le monsieur qui la faisait tant rire n'était pas le seul à porter son attention sur elle. D'écouter aussi innocemment les conclusions plus ou moins alambiquées de ma conscience, je me sentais aussi apaisée que devant mon dieu télé. Observatrice. Passive. Et j'aimai cette sensation d'être là sans être vue. J'aimai tenter de déchiffrer ce qu'elle disait. J'aimai la regarder vivre cet instant là.

Elle met du vieux pain sur son balcon...

Nous pouvions l'imaginer apprêter avec le plus grand soin sa coiffure sophistiquée et impeccable, grimaçant devant le miroir de la salle de bain. J'imaginai sa démarche lourde et son pas joyeux sur le chemin menant au grand café.

Pour attirer les moineaux, les pigeons...

Mais déjà, le Grand Blond me tapotait légèrement l'épaule pour attirer mon attention sur un autre sujet. D'un mouvement discret de la tête, il me désigna un homme assis au bar, au fond, seul, mal rasé, le nez plongé dans sa tasse café whisky sans glace.

"Qu'est ce qui peut rendre un homme si amer ? Regarde comme il est extérieur au Monde, étouffé par cette douleur silencieuse. Tout en lui exprime la tristesse. Il n'est plus que tristesse. Elle l'isole, l'enferme et lui, se noie dans une tasse de café... Pourtant, imagine pendant ces jours où il était heureux, imagine le temps où il se rasait méticuleusement pour paraître doux aux yeux des filles. Imagine ses éclats de rire et de voix.."

Je tentai de visualiser cet homme sans sa barbe plus que naissante, souriant... C'était un peu comme un jeu de dieu télé réalité où l'on chercherai à imaginer la vie des gens que l'on ne connaît pas... Ces inconnus nous paraissaient ainsi moins anonymes, comme si l'attention discrète qu'on leur portait les détachait de la foule. La foule... Ce grand tout dans lequel on disparaît sans le savoir.

"L'attention que l'on porte aux gens est un don précieux, tu vois, dit le Grand Blond en s'éloignant de moi pour regagner sa place initiale, il les fait passer du stade d'ombre anonyme à celui de quelqu'un, inconnu, mais quelqu'un. Quelqu'un que l'on a visité par la pensée.

C'est Merveilleux !!!

Quelqu'un à qui l'on a consacré du temps".

Alors je me mis moi aussi à regarder autour de moi, transformant dans mon imagination, des morceaux de foule en individu. Je me pris tellement au jeu que je ne remarquai pas tout de suite que ma conscience avait disparu.

## CHAPITRE 10

### Là où les bateaux volent

Ce soir là, dans mon lit, paisiblement blottie dans ma couette, je ne m'endormis pas tout de suite. Différents visages peuplaient mes pensées. Le visage des Inconnus du Grand Café... Je me disais que je m'en étais confectionné de vagues souvenirs à leur insu, et cette idée me plut. Je me sentais un peu comme une "Arsène Lupin" des visages inconnus.

En m'éveillant le lendemain, j'avais encore en tête les images de ces vies inventées et je me sentais bien.

Après avoir effectué tous mes rituels matinaux, je m'installai confortablement dans mon canapé pour savourer l'épisode quotidien des malheurs (qui finissent toujours bien) de Charles Hingalls. Par la fenêtre, un soleil éblouissant venait illuminer mon mur fleuri et je restais un moment contemplative.

Je me sentais toujours légère comme une bulle quand je les observais.

C'est alors que je pris conscience d'une chose évidente: je n'avais rien de spécial à faire, alors je ne faisais rien qui ne fût guidé par les visites imprévisibles du Grand Blond. Quand j'imaginai la vie des gens au Grand Café, je leur inventais des activités, des loisirs. Mais moi, qu'auraient-ils pu imaginer de moi, moi qui ne faisais rien..? Je ne saurais dire pourquoi, mais cette pensée me noua la gorge d'effroi.

L'envie de retourner jouer à regarder tous ces visages se fit alors pressante. Je me demandais même, en me préparant à sortir, si cela ne ressemblait pas au début d'une addiction. Cette idée me fit sourire, et c'est d'un grand pas pressé que je regagnais le Grand Café et son ambiance particulière. Machinalement, je m'installai à la même place que la veille, secrètement devenue mon observatoire idéal.

Quelques minutes plus tard, tout en sirotant mon café, j'étais déjà plongée dans la contemplation de tous ces nouveaux visages. Je me sentais comme derrière une glace sans teint, protégée des regards par une parfaite invisibilité. Une fois encore, le temps semblait accroché dans l'épaisse fumée courant au-dessus de nos têtes. Je ne saurais dire combien de temps il se passa, ni combien de vies je me pris à inventer.

C'est après avoir laissé ma monnaie sur la table, un fond de café froid dans ma tasse et mon papier de sucre plié en un minuscule bateau, ayant poussé la porte et mis un pied dans le monde frais de la réalité que je fus sortie de ma rêverie par une main qui vint s'abattre sur mon épaule. Machinalement, je m'attendis à entendre " Essevépé. Merci ".

" Mademoiselle "

C'était une voix bien différente. Masculine certes, mais calme et claire contrairement à celle rocailleuse et lugubre du gardien du jardin des plantes.

" Mademoiselle ? "

La main se retira vivement de mon épaule et je n'eus pas le temps de me retourner que déjà quelqu'un me faisait face, d'un bond.

" Mademoiselle, excusez-moi... "

C'était le serveur du Grand Café. Avec son pantalon noir et son torchon blanc sur le bras. Il fouina dans sa poche et en sortit deux morceaux de papiers froissés. De ses grandes mains tremblantes, il les défroissa de son mieux et me les tendit arborant un sourire fier.

Après une courte observation, je crus reconnaître deux bateaux minuscules pliés dans des papiers de sucre.

" Mademoiselle, excusez-moi de vous interpeller ainsi, mais je tenais à vous remercier. La première fois que vous êtes venue au Grand Café, vous avez laissé ces deux bateaux sur un coin de la table. Je les ai gardé et ils m'ont fait voyager. Mon métier n'est pas tellement propice à la rêverie, et ces bateaux en papier ont transporté mon imaginaire quelques instants. Tout à l'heure en allant nettoyer votre table, j'ai trouvé un troisième petit bateau, c'est ainsi que j'ai su que c'était vous. La prochaine fois que vous viendrez, je serai vigilant à vous mettre deux sucres. "

Et d'un sourire poli, les yeux pétillants, il disparut d'un bond, refermant la porte derrière moi et me laissant sur le parvis frais.

Mon coeur battait à tout rompre tandis que je sentais mes bras et mes jambes prêts à se détacher de mon corps et à tomber.

Sur tout le chemin du retour chez moi, les mots du serveur résonnèrent en vrac dans ma tête. Je revoyais sa paume tendue vers moi et son sourire fier. En arrivant dans mon petit appartement au quatrième étage du centre ville, sous les yeux étonnés, mais néanmoins encore endormis du Sphinx, je m'abandonnai enfin dans mon canapé alors que mes jambes ne me soutenaient vraiment plus. J'avais dû marcher vite pour rentrer car j'étais toute essoufflée.

Une clope arôme cigarette m'aida à retrouver mon calme. J'étais là, avachie dans mon canapé, enveloppée dans une torpeur étrange, quand je décidai que mon Dieu Télé me ramènerait à cette rassurante réalité qu'est la mienne.

C'est ainsi, souriant comme par habitude à chaque rire pré-enregistré que je finis cette journée.

Plus tard, beaucoup plus tard, le sommeil vint m'envelopper de ses bras de brume épaisse, et d'un pas lent et anesthésié, je regagnais mon lit.

Mes rêves cette nuit là furent trop confus pour que je m'en souviene. Cependant, il s'en était dégagé une immense douceur qui m'enveloppait encore à mon réveil.

Dans les dernières brumes de songe qui s'évaporaient lentement, je crus distinguer un petit bateau en papier... Je revis l'image souriante du serveur et simultanément je sentis mon coeur faire un petit bond dans ma poitrine...

Mais l'air suppliant du Sphinx planté au pied de mon lit me ramena aussitôt à sa réalité de moussaka en tube. D'un mouvement résigné, je me faufilai en dehors de la couette encore chaude pour affronter le froid glacial de ma cuisine.

Mes idées étaient désordonnées.

Toute la matinée, je fis les cent pas de ma chambre à mon salon, me repassant la scène de la veille.

Ce serveur, il m'avait déjà parlé, plusieurs fois, pour prendre mes commandes. Pourtant, pendant quelques minutes, il avait été différent. J'avais cessé d'être une cliente du Grand Café, j'étais celle qui plie des bateaux dans des papiers de sucre.

Cette idée faisait monter en moi des vagues d'énergie, ou plutôt des déferlantes.

" C'est l'excitation "

murmura ma conscience dans un coin de ma tête.

L'excitation...

Dans ce Grand Café, je suis une ombre parmi tant d'autres, blottie dans cette vaporeuse ambiance. Le plaisir mêlé à la surprise : voir mon ombre se dégager de la foule, juste le temps d'une phrase concernant un bateau de papier, quelle étrange sensation...

Jusqu'ici, je m'étais mêlée aux Mondiens, disparaissant dans leur masse pour les observer.

Avais-je déjà observé ce serveur ? Je connaissais son visage, sa voix et son sourire. Il m'avait même confié un morceau de lui-même en me parlant du rêve engendré par un bateau de papier.

Si je l'avais observé, aurais-je pu imaginer cela ?

Je prenais conscience peu à peu que jusqu'ici je ne m'étais pas approchée d'eux. Je leur avais donné une consistance inexistante en les imaginant vivre.

M'étais-je, ne serait-ce qu'une seule fois, rapprochée de leur réalité ?? Je m'étais contentée de leur présence avec une entière satisfaction.

L'intrusion subite de ce serveur m'avait montré que je ne m'étais pas mêlée au Mondiens. Je ne les connaissais pas du tout. Quelle angoisse.

Comment se mêle-t-on aux Mondiens ? Est-ce une chose agréable de les connaître ?

L'excitation avait laissé place à une vague angoisse, comme une grippe que l'on couve mais qui ne s'est pas encore déclarée.

Je décidai donc de m'abandonner complètement dans le canapé devant les sempiternelles et plutôt pathétiques aventures de Charles Hingalls.

Je remarquais un peu plus tard en levant les yeux, qu'un petit nuage noir flottait (en ricanant ?) au-dessus de ma tête.

Une odeur de café chaud me réveilla un peu plus tard d'un sommeil angoissé. Et de mon premier oeil ouvert, je vis le petit nuage, un peu plus gros, un peu plus noir... Un peu plus menaçant.

Le Grand Blond me tournait le dos, faisant face, fièrement, à ma fresque florale géante.

Tandis que le bruit glouglouteux du café que je versais dans ma tasse vint heurter le silence, l'image du serveur, souriant, mains tendues, me revint en tête comme un flash. Alors le Grand Blond se tourna vers moi lentement, arborant son sourire habituel.

" L'Inconnu ne dure qu'un certain temps. Mais je reconnais qu'il puisse être angoissant ".

" Tu n'as pas le choix, il va falloir gambader d'un pas assuré sur ce monde pour aller à la découverte de ceux qui le font.

Tu as rencontré Celui qui colorie le Monde, souviens toi. Tu vas rencontrer d'autres faiseurs de Monde, ils te guideront ".

Et en s'asseyant près de moi, sans jamais cesser de sourire, il termina :

" nous allons commencer à vivre ".

Mon nuage resta longtemps après la disparition de ma conscience. Cette visite m'avait laissée figée d'angoisse.

Je finis par m'endormir en soupirant.

A mon réveil, la cumulus menaçant avait disparu en emmenant mon angoisse.

Remplie d'aplomb, je décidais donc de descendre chez le marchand de journaux en bas de chez moi, pour ramener un paquet de revues à partager avec Le Sphinx.

De retour dans mon immeuble, une épaisse pile de journaux sous le bras, je sentis alors sûre de moi, le coeur léger, le pas joyeux.

Dans l'escalier, je croisai mon voisin inférieur, balayant soigneusement son palier. Il s'arrêta et me salua en souriant. Je lui retournai un salut timide et étouffé, tout en passant devant lui, les yeux baissés.

« Je vois que vous avez également reçu une invitation pour la fête de ce soir... Nous pourrions y aller ensemble !! »

J'avais en effet profité de mon escapade chez le marchand de journaux pour prendre mon courrier au passage. Je remarquais alors que je tenais bien une grande enveloppe nacrée estampillée « INVITATION ».

Je n'étais jamais allée à aucune fête. Et je n'avais pas franchement envie d'affronter toute une

foule d'inconnus alcoolisés...

Et pourtant, quelque chose me donnait l'impression qu'il s'agissait là d'un défi, et qu'il me fallait le relever. Je détestais cela !!

Mais mon voisin semblait tenir pour acquis que j'acceptais cette proposition :

« Retrouvons nous donc à l'heure de partir, nous irons ensemble ».

Prise au dépourvu et déroutée, je lui adressai un rapide sourire approbateur et repris l'ascension du dernier étage. Une fois dans mon salon, il me fallut quelques instants pour retrouver mes esprits, et je restais plantée là, à la porte, immobile et absente.

Je finis par me laisser tomber dans le canapé, abandonnant au passage sur la table les magazines et mon courrier.

Je m'allumais une clope arôme cigarette tout en essayant de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

J'allais me rendre à une fête, accompagnée de mon voisin inférieur. A première vue, rien qui ne semble franchement effrayant.

Afin d'en savoir plus, je décidai de lire la carte d'invitation que j'avais reçue.

Et c'est ainsi que je découvris que l'enveloppe ne m'était pas adressée. Le facteur s'était trompé de boîte à lettres. Ma curiosité était éveillée. Quelque chose d'excitant se dégageait de l'idée de me rendre à une fête à laquelle je n'étais pas invitée, accompagnée de mon souriant voisin inférieur.

Je restai un certain temps dans mon canapé, sans rien faire, sans rien dire, sans même penser je crois. Le Sphinx lui, s'était discrètement approché des revues, le regard brûlant d'impatience. Je les pris pour les feuilleter, machinalement, tendant aux Sphinx les numéros avec des photos de Dalida. IL retourna alors fièrement étudier ses trésors à sa place de prédilection : près du radiateur. Quant à moi, je continuais à feuilleter, sans y prêter attention, ce qui me restait en main. « Sans y prêter attention », Mais je remarquais cependant la double page d'un mensuel féminin : « Tous les conseils pour vous faire belle avant de sortir ». Un titre prometteur. Je me dis que cela pourrait prouver que je m'applique à relever ce défi. J'entrepris donc de me plonger dans la lecture de ces précieux conseils qui allaient m'aider à répondre la tête haute aux attentes de ma conscience.

Une fois encore, j'étais très excitée quand j'eus terminé de pouvoir mettre tous ces conseils en application.

Dans la salle de bains, fièrement dressée devant mon miroir cynique (tous les miroirs le sont n'est ce pas ?), mon précieux magazine à la main, j'étais prête.

Pour préparer la peau, il est indispensable d'appliquer tout d'abord nombre de crèmes de soins aux différentes vertus miraculeuses et indispensables.

La première est un « gommage », pour débarrasser la peau des cellules mortes. Du tube, sortent des hordes de billes minuscules qui couinent et gigotent en grignotant toutes les peaux mortes. Je trouve ça assez effrayant.

Ensuite, il faut utiliser une crème nettoyante, pour purifier l'épiderme et faire respirer la peau. Un savon quoi...

Enfin, on applique une crème hydratante pour rééquilibrer la peau qui vient d'être nettoyée.

A ce moment, là, je me rendis compte que mes cheveux s'étaient mis à se dandiner en ricanant.

Après cette minutieuse préparation de la peau, il fut temps de passer au maquillage.

Du fond de teint, couleur peau... Donc, autant ne pas en mettre ça fera encore plus « couleur peau ».

Du fard à joues. Idem..

Du mascara... noir... comme mes cils donc...

Du rouge à lèvres... Rouge... bien sûr...

Je décidai finalement de sauter l'étape du maquillage.

De retour dans mon salon, je m'allumai une clope arôme « truc à grignoter ».

Quand il fut presque l'heure d'y aller, le problème de mes cheveux fous n'était pas résolu. Ils riaient toujours aussi bêtement en se trémoussant sur ma tête. Et plus j'enrageais, plus ils gigotaient. Ne voyant pas de meilleure solution, je finis par les nouer dans un foulard de satin bleu.

J'étais extrêmement nerveuse. Comment cette fête allait elle se passer ? Bien ? Mal ? Que se passe t-il pour que ce soit bien ou mal ?

J'étais si tendue que ce fut ma conscience qui me poussa en dehors de chez moi.

Mon voisin m'attendait déjà et nous partîmes aussitôt. Il était très élégant. il portait un pantalon en poil de chemise, un pull sans col rond et des pantoufles de vair.

La soirée avait lieu dans une « Boîte à fêtes ». Une immense salle des fêtes est divisée en parcelle plus ou moins grandes que l'on peut louer pour organiser sa soirée. Ainsi, dans un coin de la salle peut se fêter un anniversaire, en face, une victoire sportive, à côté un départ en retraite, etc...

Ce sont des lieux propices au x rencontres et aux échanges. L'occasion pour les alcooliques de fumer un joint et pour les fumeurs, de boire un coup.

\*

A notre arrivée, il nous fallut trouver le groupuscule auquel nous appartenions. Pour cela, mon voisin inférieur, qui semblait habitué à cet endroit, tendit nos cartons d'invitation à un grand type en costume à la porte, qui nous bafouilla la direction à prendre.

Mon voisin s'y engagea d'un pas pressé. Je le suivis donc pour ne pas me perdre au milieu de cette foule.

La plupart des invités parlaient fort et tenaient nonchalamment un verre à la main. Quelques éclats de rire ça et là dénotaient une ambiance bon enfant.

En traversant les différentes assemblées, j'entendais des choses que je n'aurais jamais pu entendre toute en même temps ailleurs : « stock opcheune » ici, « John Lennon » par là, et « amphithéâtre carré », etc...

Toute cette agitation était amusante.

Dans un coin de la salle, nous finîmes par arriver à notre fête. Mon voisin inférieur se dirigea directement vers un groupe de jeunes gens qu'il connaissait. Il les salua en plaisantant. Pour ma part, je ne connaissais personne. Mais je me sentais à mon aise. Un verre à la main, j'observais cette foule distinguée et joyeusement bruyante. Cette fête semblait réussie à voir les visages rieurs de ses participants. Moi-même, je me sentais emportée par un certain vent de folie. Je me pris même à sourire en entendant des éclats de rire exagérés, me rappelant ceux, pré-enregistrés, de mes séries préférées.

Ma conscience se remit à me murmurer : « rejoins les, participe à l'une de ces conversations... Rejoins les... ». Mais je n'arrivais pas à m'y résoudre. J'étais tétanisée et restais pétrifiée tout en tentant de continuer à tenir nonchalamment mon verre.

C'est à ce moment que je sentis mes cheveux recommencer à bouger. « Donnez plus de vie à vos cheveux », disait la publicité pour mon nouveau shampoing... Ils se dandinaient en ricanant sous le foulard. Je fus alors prise de panique. Je ne tenais pas à dévoiler mon anarchie capillaire au public. D'un pas mal assuré, je me mis à chercher une solution autour de moi, lorsque je vis, dans un coin de la salle, un accès vers un balcon. Toujours en tentant de tenir nonchalamment mon verre, j'entrepris de traverser le foule jusqu'à cet échappatoire.

Finalement, ce fut facile et l'air vivifiant de la nuit me frappant le visage fut comme une bénédiction.

## CHAPITRE 11 - Là où il y a des papillons

Ce que j'avais pris pour un balcon était en fait une immense terrasse entourée d'un minuscule mur de pierres. J'allais m'y asseoir pour tenter de remettre un peu d'ordre dans mes cheveux. Il était temps. Ils avaient tant gesticulé en ricanant que le foulard venait de se dénouer et tomba. Le morceau de satin bleu à la main, tenant nonchalamment mon verre de l'autre, je décidais d'attendre que ma tignasse soit lassée de ce remue-méninge et se calme.

A mes pieds, s'étendait un grand jardin rempli d'arbres feuillus et d'allure soignée. Le tout enveloppé par la couverture du ciel, percée ça et là de petits trous luisants. Une grande plénitude se dégagait de ce décor paisible. Je sentis mon corps tout entier se détendre et je me laissais aller à la sérénité ambiante. Je me sentais bien, et je restais un certain temps immobile, silencieuse, presque contemplative...

Mais mes cheveux ne semblaient pas se calmer. Je faisais mine de ne pas y prêter attention, mais cela devenait une véritable prise de tête.

Un petit rire joyeux éclata derrière moi. Je me retournais, surprise. Je fis alors face à une jeune fille aux cheveux longs, bouclés, tressés et ornements de papillons argentés. Ses yeux pétillants et son rire joyeux lui donnaient des allures de petite fée.

*« Moi aussi, je rencontre de grandes difficultés à discipliner mes cheveux. Ce soir, j'ai essayé de les fixer avec des papillons, mais ce n'est pas une bonne solution ».*

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'un de ses papillons s'envola, mais elle ne bougea même pas pour le rattraper. Elle restait là, me souriant d'un air compatissant.

Je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était dommage, car avec de si jolis papillons dans les cheveux, les pensées doivent être particulièrement fleuries.

La jeune fille aux papillons vint s'asseoir à côté de moi, face à tous ces arbres et à tout ce ciel. Nous restâmes ainsi, contemplatives et silencieuses à nouveau. Jusqu'à ce que mes ricanements capillaires se soient suffisamment calmés pour pouvoir renouer le foulard de satin bleu. Alors, la jeune fille aux papillons, toujours souriante, me proposa de rejoindre la fête pour nous servir un nouveau verre. Ce que nous fîmes, non sans jeter un dernier regard vers ce décor de nuit qui nous avait permis de suspendre le temps quelques instants.

A l'intérieur, l'ambiance battait son plein. Quelques jeunes filles avinées faisaient des courses de plafond, des étudiants fatigués fumaient des chaussures à talons aiguille et un vieux beau récitait joyeusement un hymne national inconnu.

Mon voisin inférieur me fit un signe de la main, comme pour m'assurer qu'il était toujours là. Notre verre de nouveau plein, nous restâmes à regarder la foule des invités. Certains dansaient, d'autres discutaient... Tous très bien habillés, les femmes bien maquillées. A croire qu'elles avaient toutes lu le même magazine que moi. Toujours est il que tout le monde riait de bon coeur et que cette fête semblait particulièrement réussie.

La jeune fille aux papillons était tout aussi absorbée par cette scène ouverte sur le Monde. Elle souriait d'un air heureux. Elle aussi s'amusait beaucoup de toute cette agitation.

*Ça plane pour moi... Ça plane pour moi ah !!*

De temps à autres, un papillon se décrochait de ses cheveux, virevoltait à travers la pièce pour disparaître au dehors. Mais elle ne semblait y prêter guère attention. Ce moment était agréable, nous étions là, à regarder le Monde tourner, tenant toujours nonchalamment nos verres... Le temps filait entre les rires et les notes de musique qui envahissaient toute la salle.

\*

Bien plus tard, nous décidâmes de fuir à nouveau cet envahissant brouhaha pour aller prendre l'air sur la terrasse. La nuit était alors bien avancée et la pénombre épaisse. L'air frais fit un bien fou à mes joues en feu.

Nous retournâmes nous asseoir sur le mur de pierres, face à la silhouette floue des arbres découpée dans la couverture du ciel, de plus en plus percée. C'est à ce moment que je

découvris que notre ciel était usé.

Nous avons pris soin de remplir nos verres avant de sortir de la salle, et les petites bulles qui dansaient dans le mien me faisaient un peu tourner la tête. Il devenait laborieux de le tenir nonchalamment. Tout autour de moi semblait danser joyeusement, et cette sensation était grisante.

Plus tard, lorsque le froid de la nuit commença à nous envahir, nous nous levâmes pour aller rejoindre nos réalités respectives.

*Ça plane pour moi, moi, moi, moi, ça plane pour moi ah !!*

Après avoir salué mon voisin inférieur qui faisait encore la fête, c'est d'un pas titubant et l'esprit joyeux que je regagnais mon petit appartement du quatrième étage en Centre Ville.

Je repensais aux papillons qui s'étaient envolés un par un au cours de la fête. Je repensais à tous ces rires, toute cette agitation... je repensais à cette terrasse immense et à toutes les petites bulles qui dansaient dans la nuit. Je venais de vivre ma première fête et j'avais aimé cela.

J'y avais même rencontré la jeune fille aux papillons. Il avait semblé facile de passer tout ce temps ensemble. Facile et agréable. Et sachant qu'elle habitait la rue derrière la mienne, j'avais l'assurance de pouvoir la revoir, et j'en étais heureuse.

*Oh oh oh oh ... Ça plane pour moi !!*

\*

Lorsque je parvins, avec bien des difficultés, à ouvrir tous mes yeux, ce fut pour constater que le mur acnéique me faisant face bougeait. Il tournait dans la pièce comme un manège et cela me donna une sensation fort désagréable. En levant les yeux, je m'aperçus de surcroît que mon petit nuage, très noir et très dense, était juste au dessus de ma tête. Pour une fois, je ne pris pas de clope arôme « café fort, très fort », ni quoi que ce soit d'autre, car je ne me sentais pas très bien. Allongée, les yeux fixés sur le menaçant petit cumulus, il me semblait que ma tête était encore pleine de bulles de champagne qui éclataient les unes après les autres en se cognant contre les parois de mon crâne endolori. Je ne le constatais pas tout de suite, mais ma petite chaîne Hi-fi ne s'était pas allumée.

Je restais ainsi un moment, allongée, vide et nauséuse. Mais le Sphinx, vraiment impatient, parvint à me convaincre de me lever pour me rendre dans le froid glacial de ma cuisine lui servir sa précieuse moussaka. Résignée, je m'exécutais donc d'un pas lent, luttant avec mon équilibre dans cet appartement dont tous les murs tournaient, ainsi que sols et plafond.

La corvée achevée, je retournais dans mon lit pour m'allonger le temps de me sentir un peu mieux.

Les yeux fermés, je me mis à repenser à la soirée de la veille, le champagne (sic), les papillons, la fête... Je me surpris même à esquisser un sourire en repensant à la jeune fille aux papillons et à l'idée peut-être de la revoir.

Un peu plus tard, l'appartement avait cessé de tourner. Les bulles dans mon crâne semblaient avoir toutes éclaté...même le petit nuage noir était plus vaporeux et plus clair. Me sentant donc nettement mieux, je commençais cette journée avec le joyeux espoir de revoir la jeune fille aux papillons. A vrai dire, je comptais fortement sur les bontés du hasard. Assez naturellement, je décidais de commencer par aller au jardin des fleurs, en prenant bien garde d'en éviter le gardien.

*Essevépé. Merci.*

J'avais une irrépressible envie de fleurs, de couleurs, de parfums...

Ma chaîne Hi-fi s'était finalement mise en route et Sting s'était remis à marcher sur la lune.

Au moment où j'allais sortir de mon appartement au quatrième étage du centre-ville, mon attention fut irrésistiblement attirée par...une odeur de café. Et en effet, en me retournant, je pus voir ma conscience et sa cafetière, comme toujours, arborant un éclatant sourire.

J'étais étonnée de sa présence à ce moment là, mais je crois que cela me fit plutôt plaisir. Je

vins donc m'asseoir près d'elle dans le canapé et me servis un café bien chaud.

*« Il y a un détail important dont tu parais ne pas te souvenir, mais que tu as mis dans un coin de ta conscience, et ta conscience c'est moi ».*

Pour une fois, la position « nez dans le café » fut instinctivement remplacée par un regard fixe et dubitatif.

*« La jeune fille aux papillons t'a bien dit qu'elle habitait la rue derrière la tienne, mais elle a aussi ajouté qu'elle travaillait dans le magasin de fleurs, celui qui est en bas de chez toi. Tu avais voulu y aller un jour, mais la boutique était fermée ».*

Je me remis parfaitement en tête ce détail. En revanche, le fait de savoir où rencontrer la jeune fille aux papillons ne laissait alors plus aucune place au hasard. Je me rendis compte que j'allais désormais devoir provoquer les événements. C'est une chose que je n'avais encore jamais faite auparavant.

Pour le coup, je venais de réadopter la position du « nez dans le café ».

*« C'est aussi pour cela que je suis là. Pour te donner le courage d'aller à sa rencontre ».*

Je sentais posé sur moi son regard convaincu. Mais je restais pétrifiée. Si j'allais à la boutique de fleurs, la jeune fille aux papillons me reconnaîtrait-elle ? Et que lui-dirais-je ? Je me sentais comme une ignorante face à cette situation dans laquelle je devais provoquer les choses moi-même.

*« La véritable question est : Avec quoi aura-t-elle tressé ses cheveux ? Des papillons qui s'envolent un par un ? Laisse-toi convaincre que tu as cette curiosité-là. Elle te permettra de découvrir le Monde ».*

Toujours « nez dans le café ».

A ce moment précis, je ne savais plus quoi penser. La curiosité...un mot qui sonne comme un nom de maladie de la peau...La curiosité.

Mais je finis rapidement par admettre que la présence de ma conscience suffisait à signifier qu'elle ne me laissait pas le choix. Je bus tranquillement ma tasse de café, me levais et quittais mon canapé pour me rendre chez la fleuriste. Mon coeur battait vite et fort, mes pieds marchaient vite.

En apercevant la boutique avec toutes ses fleurs au dehors, je me sentis comme rassurée, comme si ces couleurs, ces parfums, m'étaient si familiers qu'ils me donnaient du courage. J'approchais cependant d'un pas alors de moins en moins pressé.

Lorsqu' enfin je fus arrivée devant la porte, j'aperçus la jeune fille aux papillons à l'intérieur de la boutique, arrosant soigneusement une plante aux fleurs blanches et majestueuses. Son geste était plein de respect et de tendresse.

*Essevépé. Merci.*

Lorsqu'elle m'aperçut, elle m'adressa un sourire radieux et tout son visage s'illumina. Elle posa son petit arrosoir, pivota vers moi, faisant virevolter sa longue robe bleue et vint à ma rencontre. Dans ses longs cheveux tressés, les papillons avaient été remplacés par des rubans multicolores qui s'envolaient à chacun de ses pas. On aurait dit une fleur parmi les fleurs. Et je n'y fis pas attention, mais je souriais moi aussi.

Mon coeur battait à tout rompre, mais ce n'était plus de l'angoisse. Je crois que c'était un savant mélange de bonheur et d'impatience.

La curiosité...

*My butterfly, my butterfly...*

## CHAPITRE 12 – Là où souffle un vent sucré et chaud

Ballades, conversations fleuries, rires joyeux... Le temps, auprès de La Jeune Fille aux Papillons semblait n'avoir plus la moindre importance. Il continuait certes à passer, mais nous n'y prêtions pas la moindre attention.

Alors que lentement le soleil était sur la voie descendante, ma compagne, toujours aussi joyeuse, souriante et bondissante, me prit la main et m'entraîna dans une course folle jusqu'au bout de la rue. Là, elle s'arrêta, me lança un regard complice et m'invita avec entrain, sans lâcher ma main, à entrer dans une petite ruelle sur la droite. Enfin elle s'immobilisa, et avec des yeux emplis de malice, désigna la boutique devant laquelle nous nous trouvions alors. Sans même me laisser le temps de m'interroger sur quoi que ce soit, elle m'entraîna à l'intérieur.

A peine avons nous eu le temps de poser un pied à l'intérieur, qu'une immense vague de couleurs lumineuses et d'odeurs sucrée vint nous submerger, nous absorber toute entière. J'étais en train de découvrir que nous venions de pénétrer dans un autre Monde. Tout autour de nous était de couleurs, de sucres et de parfums entremêlés.

Arrivé alors un homme très grand, cheveux longs, barbe courte, chemise bouffante, le visage souriant et l'air très accueillant.

"Voici le Chevalier Blanc, gardien de ce Royaume de Bonbons" me murmura La Jeune Fille aux Papillons, surexcitée... Pour ma part, je ne savais plus où poser mon regard... Tout autour de nous, trônaient bocal de verres luisants, sachets, paniers débordant de formes variées et colorées. Tous les sens étaient sollicités par une sorte de volupté ambiante gourmande et vaporeuse... Il me semblait moi même être devenue un Bonbon. Quelle sensation enivrante, je sentais qu'une excitation incontrôlable m'avait complètement envahie. Il me semblait flotter sur de légers nuages de sucres roses, blancs, bleus...

Sans se départir un instant de son large sourire, Le Chevalier Blanc nous invita à choisir une sucrerie. La Jeune Fille aux Papillons, qui semblait n'attendre que cela, se précipita vers les étals colorés, et un doigt au bord des lèvres, laissa errer son regard et tout ses sens de panier en bocal, de sachets en boîtelettes...

D'un pas plus timide, je m'approchais moi aussi, respirant à pleins poumons les parfums de fruits par là, les épices par ici, attirée par les jaunes, les rouges, ceux qui brillent, les formes délirantes...

Je ne sais combien de temps nous restâmes, sans même rien goûter, à se nourrir de tous ces parfums étonnants... Alors Le Chevalier Blanc plongea sa main dans un grand bocal et en sortit deux petits bonbons mauves qu'il nous tendit en souriant d'un air satisfait.

"C'est le bonbon fleurs" nous précisa t-il d'un ton malicieux.

Alors nous primes chacune un de ces petits trésors et le portâmes à la bouche. A peine avais je posé la petite violette sucrée sur ma langue, qu'une sensation immense s'empara de moi, j'étais toute entière envahie par le parfum sucré d'un immense champs de fleurs, exhalé par la rosée délicate d'un chaud matin d'été... Un goût légèrement fruité venait s'ajouter à cette sensation idyllique.

En ouvrant les yeux, je vis que La Jeune Fille aux Papillons se réglait tout autant.

Après avoir, avec une impatience non dissimulée, constaté notre mine réjouie, il nous adresse un sourire tendre et satisfait, puis partit farfouiller dans un autre bocal. Il revint en nous tendant deux petits bonbons tout blancs et tout ronds. on aurait presque dit des petites billes étincelantes. C'est avec empressement que nous en primes une chacune pour goûter ces petits bijoux.

En mettant le bonbon dans ma bouche, j'en constatais d'abord le goût très doux du lait très légèrement sucré. Puis le bonbon commença à fondre, lentement, jusqu'à devenir vaporeux...

Les yeux fermés, je savourais le petit nuage qui envahissait ma bouche. J'avais l'impression d'être aussi légère que le nuage, et de flotter toute entière...

Lorsque le bonbon fut terminé, j'eus l'impression d'atterrir en douceur sur la terre ferme. Je rouvris les yeux et il me sembla que le temps s'était arrêté, depuis un moment déjà...

Le Chevalier Blanc et la Jeune Fille aux Papillons étaient tournés vers moi, comme attendant de voir ma réaction, et arboraient un sourire satisfait. Je voulus leur adresser un doux à mon tour, mais je m'aperçus alors qu'un large sourire habitait déjà mon visage tout entier.

\*

De retour dans mon petit appartement au quatrième étage du centre ville, nonchalamment installée dans mon canapé, je m'abandonnais à contemplation rêveuse de mon mur fleuri.

Après être sorties de la boutique du Chevalier Blanc, la Jeune Fille aux Papillons et moi avons gambadé à travers rues et ruelles, dégustant un à un les bonbons fabuleux que nous avons ramenés dans deux grands sachets en papier brun. Nous étions envahies par des sensations amusantes et sucrées, déconcertantes et créatives, en déambulant ca et là, en riant. Nous ne prêtions pas attention à l'endroit où nous allions, nous ne pensions à rien. Nous étions ensemble sur un petit nuage rose et nous laissions complètement porter par cette ivresse.

Puis, nous nous étions séparées, heureuses, légères, en nous promettant joyeusement de nous revoir le lendemain.

Ce soir là, je restais longuement allongée sans mon canapé, mon regard et toute mon attention portés sur mon mur de fleurs. Je les voyais plus belles, plus colorées, plus joyeuses et plus vivantes que jamais. Je ne pensais toujours à rien, je restais là, souriant sûrement...Je finis même par m'endormir, fuyant vers un rêve au décor de prairies verdoyantes et fleuries, dansant parmi des petits nuages de sucre rose.

A mon réveil, le lendemain, le traditionnel regard suppliant et faussement affamé du Sphinx me rappela à la réalité. A ma réalité. Celle de la cuisine au froid glacial, du mur acnéique, tout près de celui qui déprimait...

Après la corvée moussaka, je filais me réfugier sous ma couette. Mon esprit semblait tout embué de sommeil, comme si s'entrechoquaient la douceur de mon tendre rêve et la réalité de mon petit appartement au quatrième étage du centre ville. Pendant quelques instants, j'espérais pouvoir me rendormir pour retourner dans ma prairie verdoyante et fleurie, mais ma petite chaîne hi fi s'était déjà mise en route...

*Riders on the storm...*

Je levais timidement les yeux au dessus de ma tête. Un très petit nuage très noir me menaçait déjà. J'allais enfouir la tête sous ma couette de nouveau lorsque quelque chose me figea net : l'odeur du café chaud. Et sans se faire attendre, le Grand Blond arriva du salon, tenant une tasse fumante qu'il me tendit, arborant son traditionnel grand sourire éclatant. La chaleur de la tasse sur mes mains angoissées par cet étrange réveil sembla provoquer en moi une sensation rassurante. Je respirais lentement la vapeur épaisse du café noir, et comme un remède magique, je sentis mon esprit se calmer lentement. Le Grand Blond était venu s'asseoir près de moi.

*« Petite crise d'angoisse ? Tu culpabilises d'avoir été parfaitement heureuse, parce que ça ne fait pas partie de ton hermétique réalité ? Ou bien angoisses tu de ne plus jamais avoir le courage de t'abandonner à ce point, te condamnant à ne plus jamais ressentir ce bonheur que finalement tu as tant aimé ? »*

je restais silencieuse et étonnée, son discours sonnait comme moraliste, menaçant...réaliste...devais-je vraiment me poser des questions sur le pourquoi des choses ? Pourquoi ne

pourrais je pas me contenter de me réfugier sous la couette, subissant silencieusement ma vie si tranquille.. ?

Mais le Grand Blond restait face à moi, son sourire adorable et figé comme une invitation à lui répondre. Moi, regard baissé, la tasse à la main.. Nez dans le café...

Je l'entendis alors rire joyeusement. Je relevais la tête, interrogative...

*« Je suis fier de toi, je ferais de mon mieux pour t'aider à chaque fois que je le pourrais. Je serais une bonne conscience »*

Après le café chaud et quelques clopes arôme tartines/confiture, je filais dans le salon et restais un moment allongée dans mon canapé, regardant vaguement mon mur fleuri. Après le départ du Grand Blond, j'étais restée un moment à réfléchir sur le sens de ses dernières paroles, que j'avais trouvées rassurantes. Et en posant mes yeux sur les immenses fleurs de mon mur, toutes les sensations enivrantes de la veille me traversèrent toute entière telle une gigantesque vague.

Je compris alors que lorsque ma conscience était venue me voir la première fois, elle m'avait demandé de vivre... Vraiment. Or, hier, pendant un certain temps, j'avais exaucé son voeu. Hier, j'avais été plus vivante que jamais. Je m'étais laissée aller à tellement de nouvelles sensations...

Le Sphinx dormait tranquillement près du radiateur, et moi, je savourais encore un sentiment tout nouveau : la satisfaction. Au fond de moi, je le savais, et je commençais à comprendre que j'aimais ça...

### Chapitre 13 - Là où il faut écouter

J'avais cette impression dérangeante que les choses se bousculaient, s'enchaînaient trop vite et tout d'un coup. Même si j'avais vécu des moments sensationnels en émotions et que j'avais, je crois, aimé cela, je craignais de n'avoir déclenché quelque chose qui pourrait vite me dépasser, me submerger.

Heureusement, il ne m'est pas possible de cogiter très longtemps, ma petite chaîne hi fi finissait toujours par hausser le volume suffisamment pour envahir à elle seule mon esprit assez étroit pour lui rendre la tâche aisée. Alors, une sorte d'euphorie passive s'empara de moi, tandis que je regardais onduler les fleurs de mon mur.

*Sweet, sweet, santiano, ouh ouh*

Elles souriaient en rythme à chaque « Hou hou », donnant à leur chorégraphie une sorte de fausse spontanéité particulièrement enjouée.

En fermant les yeux, je vis danser parmi les fleurs une silhouette blonde, virevoltant au rythme de la musique. Mais j'avais beau me concentrer, je ne parvenais pas à discerner avec quoi étaient attachés ses cheveux. Alors, comme se serait allumée une petite lumière quelque part dans un coin de ma tête, la curiosité s'imposa à moi.

Avec quoi ses cheveux étaient ils attachés ..?

Comme poussée par un élan invisible, je me dressais d'un bond sur mes deux pieds, disposée à me rendre à la petite boutique de fleurs, en bas de ma rue et assouvir cette subite obsession. Presque machinalement, j'enfilais une veste « n'importe quelle saison » et filais à l'extérieur de chez moi, galopant dans l'escalier.

En chemin, je remarquais que mon petit cumulus personnel et noir avait disparu...

J'avais marché d'un pas soutenu et dynamique, et en arrivant près de la boutique, la Jeune Fille aux Papillons se dressait déjà devant la porte, et se précipita en trotinant et en souriant vers moi dès qu'elle me vit. J'en fus plutôt surprise, mais agréablement je dois l'avouer. Arrivée face à moi, elle me prit la main et chuchota :

*« Je t'attendais. J'ai une irrésistible envie d'aller m'allonger au bord du Lac. Tu viens ?? »*

Elle ne me laissa pas le temps de répondre, et m'entraînait déjà, toujours en trotinant, à la sortie de la ville, pour arriver au bord d'un grand Lac aux rives verdoyantes.

Nous nous arrê tâmes quelques instants pour savourer la vision qui s'offrait à nous. Mes yeux s'écarquillèrent de plaisir à cette vue presque irréelle. Juste à la sortie de la ville, si près de chez moi... Je restais contemplative...

Mais très vite, je fus tirée de ma délicieuse torpeur par la main de la Jeune Fille aux papillons, qui, toujours aussi tendrement accrochée à la mienne, m'emmena faire une promenade vers l'autre rive du Lac, bordée d'herbes hautes. Là, se découvrit devant nous un immense tapis de mousse, touffue et d'un vert très vif. Ce tapis semblait si doux, si douillet même, qu'un lent frisson me parcourut tout le corps...

N'écoutant sans doute qu'une envie instinctive, nos mains se lâchèrent et tout en respirant allègrement la fraîche odeur de la mousse épaisse, nous nous allongeâmes à même le sol.

Quel plaisir, quel plaisir !!

Nous étions allongées là, sous le soleil rassurant, bercées par quelques clapotis à la

surface du Lac, et de temps en temps, une brise légère venant nous caresser le visage... J'étais vide de toute pensée. Je savourais cet instant unique. Seule ma petite chaîne hi fi participait à un volume raisonnable à la tranquillité ambiante.

*One love, One life...*

Ce n'est qu'au bout d'un certain temps, assez long d'ailleurs, que je me rendis compte que les choses s'étaient enchaînées si naturellement que je n'avais même pas remarqué la coquetterie capillaire du jour de La Jeune Fille aux Papillons, alors qu'il me semblait être venue à elle pour assouvir cette curiosité là. Il me suffit donc de tourner la tête vers elle en ouvrant les yeux pour voir dans ses cheveux de longues et fines tresses auxquelles s'agrippaient des coccinelles amusées. Leur enthousiasme à leur tâche me fit sourire. Il me sembla que cette image finissait d'achever la perfection de ce moment magique.

Soudain, j'entendis la voix de ma conscience couvrir celle plus fluette de ma petite chaîne hi fi:

*« Tu es heureuse, tu es heureuse »*

Par réflexe, je relevais un peu la tête pour vérifier, mais non, Le Grand Blond n'était pas là. J'entendais juste sa voix, et elle me répétait encore :

*« Tu es heureuse, tu es heureuse ».*

Ne sachant quoi penser, je reposais ma tête sur le lit de mousse si douillet, refermais les yeux, et augmentais même un tout petit peu le volume de ma musique.

Alors que je m'abandonnais à ce grand vide empli de sérénité, je sentis la main de la Jeune Fille aux Papillons ressaisir délicatement la mienne.

*« Moi aussi, j'ai eu maille à partir avec ma conscience, il y a longtemps... »*

*« Peut être qu'il arrive à tous les Mondiens au cours de leur vie de devoir prendre conscience d'eux même, et, ceux qui tentent d'y faire la sourde oreille se retrouvent un jour face à elle.*

*Je crois que pour avoir la conscience tranquille il faut vivre en accord avec ce que l'on est ou ce que l'on doit devenir. Toi, quand tu regardes danser les fleurs, que tu respirez leurs parfums aériens, tu es tout naturellement envahie par un sentiment de sérénité. Alors sans doute ta conscience veut elle te pousser à regarder et à respirer les fleurs »*

je l'écoutais avec une attention toute particulière. Je n'avais jamais réellement compris pour quoi Le grand Blond avait débarqué un jour, dans le but de mepousser à changer ma façon de vivre (ou de ne pas vivre d'ailleurs). Elle était venue remettre en cause ce qui m'était apparu comme acquis : ma tranquillité.

La Jeune Fille aux Papillons me regardait tendrement, et je la regardais moi, comme si elle venait de m'ouvrir un peu les yeux...

*« La vie aurait pour but de construire chacun une immense sculpture, fabriquée de nos mains, en assemblant une multitude de petites pièces minuscules. Or, c'est en rencontrant les Mondiens que l'on récupère, petit à petit, chacune de ces pièces.*

*Certains n'ont pas de pièce pour nous, d'autres nous en voleront à l'occasion, enfin, beaucoup d'entre eux ne nous donneront rien... »*

J'imaginai un géant de fer, fait d'une multitude de tous petits bouts de ferraille et autres clous rouillés... L'image était parfaitement claire dans mon esprit.

*« Les petites pièces, ce sont tes émotions. Et ce sont les Mondiens qui te les donneront ».*

J'avais toujours en tête mon gigantesque géant de fer, le détaillant de tous les yeux de mon imagination.

Je sentis alors la main de la Jeune Fille aux Papillons exercer une légère pression sur la mienne. Sa chaleur me traversa lentement en un frisson tiède.

*« Tu vois, comme ce Lac, si près de chez toi, au bord duquel tu te trémousses en soupirant sur un douillet tapis de verdure, que la Mondienne que je suis t'a fait découvrir.*

*C'est une petite pièce, qui était à ta portée, mais que tu ignorais que je te donne aujourd'hui. »*

Je sentis un sourire habiller mon visage. Quelque chose dans ces paroles m'avait touchée... Ce décor magique, cet immense tapis de mousse douce et fraîche, cette brise légère, si légère... étaient un cadeau de La Jeune Fille aux Papillons pour moi...

Une petite pièce pour mon géant de fer.

*« Tu es heureuse, tu es heureuse »*

Reprit alors la voix du Grand Blond.

*« Tu es heureuse, tu es heureuse »*

Et tandis que, tentant maladroitement d'être discret, mon géant de fer s'asseyait au bord du Lac, caché par les herbes hautes, près de moi, je m'entendis dire à voix haute :

*« Je suis heureuse, je suis heureuse »*

Tout en serrant de nouveau ma main, La Jeune Fille aux Papillons m'adressa un sourire joyeux et tendre. Puis elle tourna la tête, les yeux rivés vers le ciel, dans lequel se promenaient de minuscules nuages qui n'étaient pas sans me rappeler les bonbons de la veille.

En reposant moi aussi ma tête, le regard vers le même ciel, je sentis que je souriais toujours. Je me sentais envahie par un immense sentiment de sérénité, mais aussi par une impression assez vague, d'être une personne importante, importante pour cette étonnante Mondienne aux cheveux tressés de coquilles. Il me sembla même pendant quelques instants sentir mon cœur battre... J'eus alors cette surprenante pensée, que cet instant de magie là, ne verrait naître aucun petit nuage noir à mon prochain réveil...

Puis, tandis que les formes amusantes des quelques minuscules boules de coton traversaient le bleu du ciel, ma petite chaîne hi fi se remit en marche...

*Somewhere, over the rainbow...*

Plus tard dans la journée, rentrée dans mon petit appartement au quatrième étage du Centre Ville, j'eus l'impression de revenir dans la réalité après avoir été dans une sorte de transe au cours de laquelle le temps s'était suspendu. Je ne l'avais pas vu passer, et pourtant, le jour avait avancé, tranquillement.

J'avais à peine mis un pied dans mon salon que je sentis l'odeur du café chaud qui semblait embrumer toute la pièce. Ma conscience était là, assise dans le canapé, regardant en souriant les Fleurs de mon Mur. Et je ne fus pas étonnée outre mesure de sa présence. Je me sentais étonnement... bien...

J'avais découvert en passant du temps avec La Jeune Fille aux Papillons combien enrichissant pouvait être le contact des Mondiens. Après tout, c'est avec mon Voisin Inférieur que j'étais allée à la campagne, ou dans une boîte à fête. Et avec La Jeune Fille aux Papillons que j'avais découvert les bonbons sucrés et colorés du Chevalier Blanc, ou le Paradis du Bord du Lac. Ces choses qui pourtant étaient si près de moi jusqu'alors, n'existaient pas avant ces rencontres...

Alors j'avais, en présence de ma conscience, ce sentiment qu'elle allait elle aussi m'apporter quelque chose. De nouvelles pièces pour mon Géant de Fer.

Je me résignais donc à ne pas regarder mon épisode de la rediffusion de la rediffusion ... de La Petite Maison dans la Prairie, préférant alors aux aventures tristes mais si tendres de Charles Ingalls, la découverte de ce que ma Conscience allait me donner. Je m'installais donc près du Grand Blond dans le canapé, face aux Fleurs de mon Mur, me servit un café chaud, que j'accompagnais d'une clope arôme « tabac au caramel », une nouveauté... et m'apprêtais à écouter ses conseils.

*« Je t'avais dit que je serais là pour t'aider à chaque fois que tu en aurais besoin, ou quelque chose comme ça. Alors je suis venu, car je sais qu'aujourd'hui tu as passé des moments importants et magiques, que tu as ressenti plein de choses très agréables, mais indéfinissables. Or ces choses que tu as ressenties, tu auras envie de les ressentir à nouveau, encore et encore... Autant de pièces à ton Géant de Fer, grâce à ces moments particuliers. Au Paradis du Bord du Lac, tu étais heureuse. Et c'est cela que tu ressentais, du bonheur. Comme tu as ressenti du plaisir en écoutant chanter les fleurs à la campagne, ou une certaine ivresse avec les bulles de champagne, comme est née la Gourmandise avec les bonbons du Chevalier Blanc... Cet après midi, tu as ressenti du bonheur, dans toute sa simplicité. Autant de pièces pour ton Géant de Fer... »*

A mesure que je l'écoutais, je revoyais les images de toutes ces expériences très agréables que j'avais ressenties, et je souriais...

*« De par la tendresse et la confiance grandissant lentement de votre complicité avec La Jeune Fille aux Papillons, tu surmontes l'angoisse que pouvait faire naître en toi de passer du temps avec des Mondiens... Autant de pièces pour ton Géant de Fer... »*

Je me rendis compte que tandis que le grand Blond parlait, avec son sourire éclatant et sa douceur naturelle, je le regardais tout en portant toute l'attention dont j'étais capable à boire ses paroles, loin de la position traditionnelle du « Nez dans le Café »... Cette pensée, aussi futile sembla t-elle alors, provoqua un léger frisson de... satisfaction, je crois...

*« La satisfaction est un sentiment très agréable. Il est souvent garant de choses positives. Apprendre à nommer ses émotions est important car cela permet de mieux les identifier. Autant de pièces pour ton Géant de Fer... ».*

Et tout en dégustant quelques lampées de mon café chaud, je continuais à sourire, poussée par un nouveau sentiment qui venait de me traverser comme une vague lente : l'Excitation. Car ma conscience avait raison, j'avais envie de connaître ces émotions, et de ressentir à nouveau de la gourmandises, du bonheur... de l'ébriété... Et c'est bien cette Envie qui faisait naître mon Excitation, cette Envie de s'empresser à reproduire ce qui m'a fait me sentir si bien...

*Autant de pièces pour mon Géant de Fer...*

*« Et c'est exactement à cela que sert ta boîte à temps, car le temps que tu y as économisé serait très bien utilisé pendant ces moments si heureux. Il prolongerait l'instant... Tu peux continuer à y garder soigneusement le temps que tu n'auras pas perdu, ou que tu auras gagné. Tu pourras sortir ta belle Boîte de sous ton oreiller, et utiliser ce temps à bon escient. Quel meilleur « escient » que le bonheur ? »*

En effet, ma Boîte à temps deveint soudain l'objet de mon Excitation, à l'idée de pouvoir prolonger les rêvasseries au Paradis du Bord du Lac... Alors tandis que j'allais la chercher dans ma chambre, j'entendis ma conscience ajouter, an riant:

*« Oui, je le ressens aussi, la vie devient excitante !! »*

En sortant de ma chambre, la boîte à la main, je me rendis compte que mon mur Déprimé était toujours déprimé, mais s'était arrêté de maigrir... Je tournais alors machinalement les talons pour jeter un regard à mon Mur Acnéique et remarquais qu'il avait également toujours de l'acné, mais qu'elle ne se propageait plus...

*Il faut que Jeunesse se passe...*

En retournant m'asseoir dans le canapé, dans lequel n'était plus assis Le Grand Blond qui avait disparu, laissant presque pleine encore la cafetière de café fumant sur la table de salon, je me laissais aller à trouver que même les Fleurs de mon Mur semblaient plus colorées, et plus belles que jamais.

En me resservant une tasse de café, je m'entendis dire à voix haute:

*« Je suis heureuse, je suis heureuse »*

\*

Le Sphinx dormait en rotant paisiblement près du radiateur et de sa pile de coupures de magazines, et je trouvais qu'il était tout à fait à sa place dans cette ambiance pleine de bonheur un peu simple et naïf. Je le regardais avec une certaine tendresse, tout en dandinant « nonchalamment » des épaules en écoutant ma Petite Chaîne hi fi:

*I want to be your sledgehammer ...*

C'est Merveilleux !!!

Et les notes énergiques de Peter Gabriel m'entraînaient avec elles, accompagnées par les Fleurs de mon Mur, qui ondulaient gracieusement en souriant...

*I want to be your sledgehammer*

*Autant de pièces pour mon géant de Fer...*